

**GILLES LEGARDINIER - JEAN-BERNARD POUY  
BENOÎT SÉVERAC - JEAN-MARC SOUVIRA  
FRANCK THILLIEZ**

# **DU SANG SUR LE TOUR**

**CINQ NOUVELLES  
POLICIÈRES**

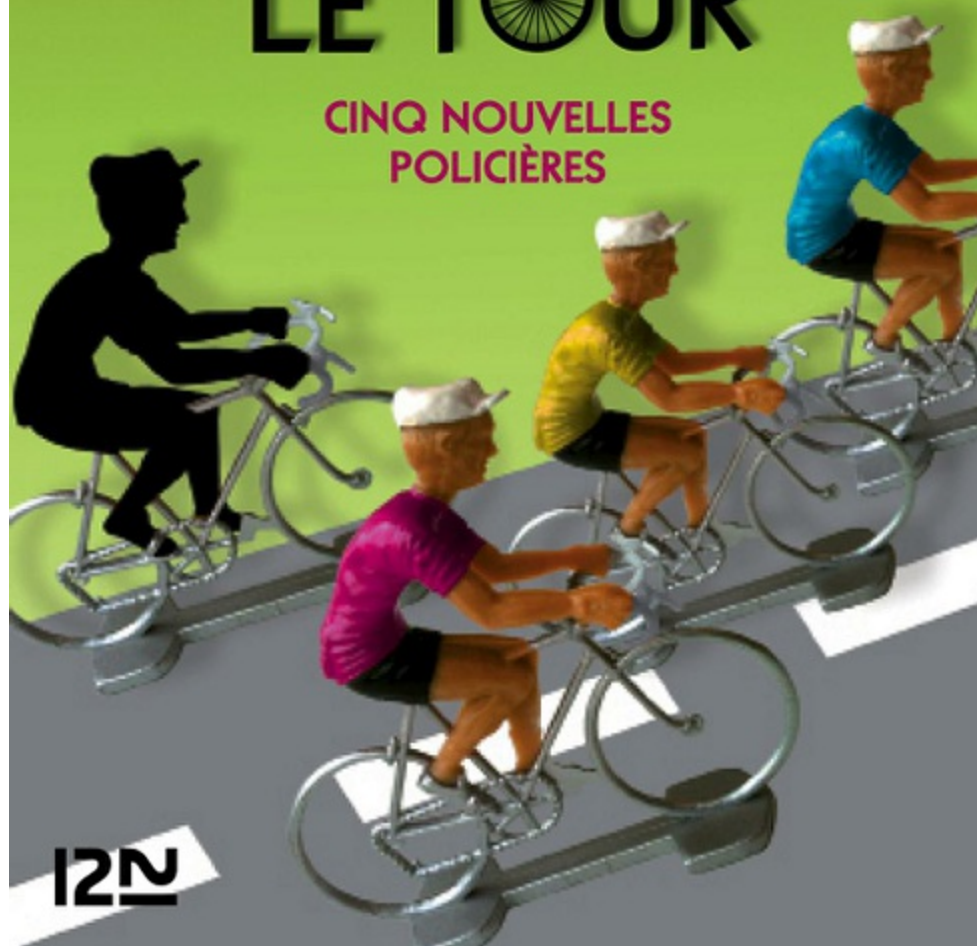


**12N**

**GILLES LEGARDINIER - JEAN-BERNARD POUY  
BENOÎT SÉVERAC - JEAN-MARC SOUVIRA  
FRANCK THILLIEZ**

# **DU SANG SUR LE TOUR**

**CINQ NOUVELLES  
POLICIÈRES**



**Gilles Legardinier, Jean-Bernard Pouy, Benoît  
Séverac, Jean-Marc Souvira, Franck Thilliez**

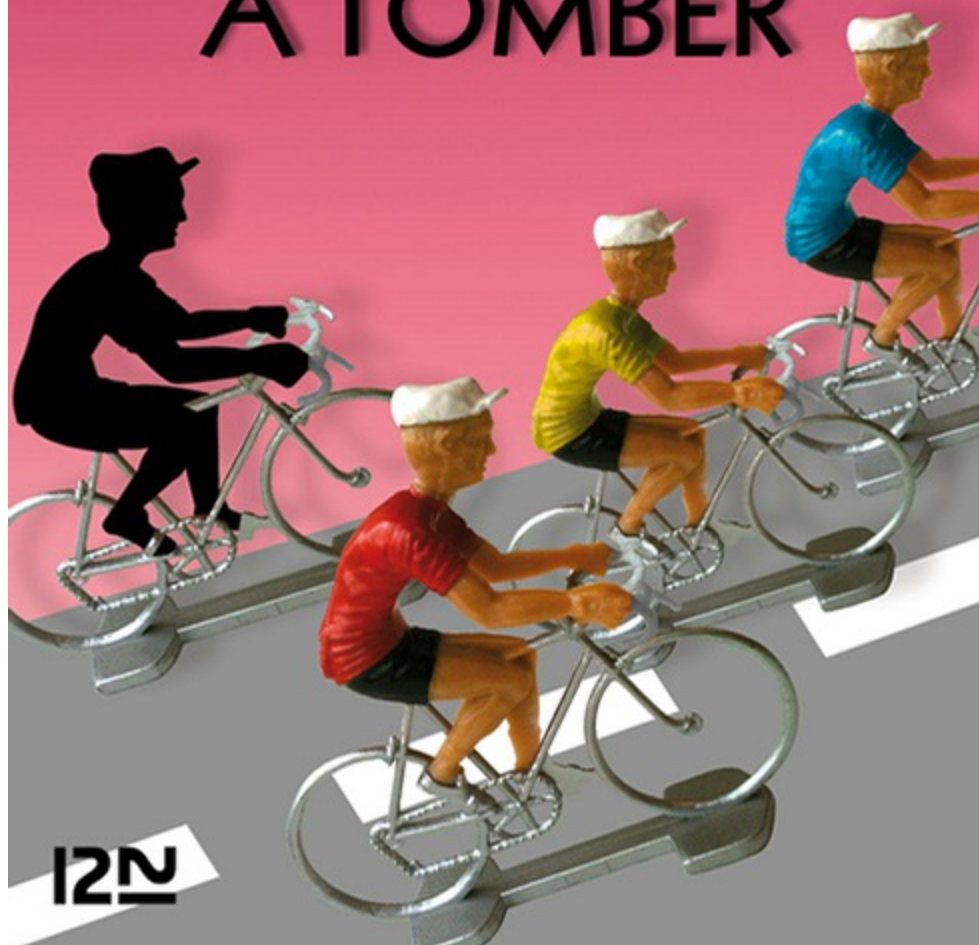
## **Du sang sur le Tour**

Cinq nouvelles policières sur le Tour de France



GILLES  
LEGARDINIER

UN  
SOURIRE  
À TOMBER



**GILLES LEGARDINIER**

**Un sourire à tomber**



Seulement quelques pages pour tout raconter et vous convaincre... C'est peu, d'autant qu'il me faut malgré tout commencer par le début.

Lorsque le colonel m'a convoqué d'urgence, je me suis demandé ce qu'il voulait. La procédure était assez inhabituelle et mes derniers résultats en mission plutôt bons. Peut-être une promotion ?

– Toujours passionné de vélo ? Si j'ai bien compris, vous courez pendant vos permissions...

– C'est exact, mon colonel.

– On peut donc considérer que vous êtes « en jambes » ? C'est bien comme ça qu'on dit ?

– Plutôt en forme. Vous comptez créer une équipe sur la base ?

– Pas vraiment, mais j'ai reçu un coup de fil de la police judiciaire. Ils ont un problème particulier et se tournent vers nous.

– Les flics ont besoin des forces spéciales ?

– L'Office central de lutte contre le trafic de biens culturels, pour être précis. Disons qu'ils cherchent un pingouin tropicalisé, et je me dis que vous pourriez être cet animal. Ils vous expliqueront les détails mais, en gros, ils sont à la poursuite d'un bijou exceptionnel, un collier d'émeraudes volé lors d'une expo à Paris, voilà deux mois. La presse en a parlé. Louis XIV l'avait offert à l'une de ses maîtresses, provoquant un scandale. L'objet est évidemment d'une valeur historique inestimable pour un riche collectionneur, mais les enquêteurs redoutent surtout que le collier soit démonté. La seule revente des pierres pourrait rapporter plus de dix millions... Ils ont une piste. Les techniques de vol et certains indices leur rappellent une affaire similaire vieille de quatre ans. Ils n'avaient pas réussi à récupérer la pièce ni à pincer le coupable, mais ils ont ensuite appris que le contact entre le voleur et l'acheteur s'était fait sur le Tour de France. Ils parient que le voleur va refaire le même coup.

– Le Tour de France cycliste ?

- C’est ça.
- Pardonnez-moi, mon colonel, mais le malfrat n’a pas trouvé plus simple ? Un resto, un hall de gare, une forêt la nuit...
- Vous lui poserez la question quand vous l’aurez attrapé, mais en attendant, c’est leur fenêtre de tir et elle n’est pas simple. Le Tour de France est un vrai cauchemar à filtrer : la foule partout, des gosses, des vieux, tous les pays, une nouvelle ville tous les jours, du mouvement, les médias, du bordel... Autant traquer un grillon dans une invasion de sauterelles. Ils ne savent ni où, ni comment le contact se fera, mais ils sont persuadés que c’est leur dernière chance de récupérer le bijou avant qu’il ne soit vendu en pièces détachées. Pour eux, la seule solution serait d’avoir un homme dans la course.
- Un flic qui courrait le Tour et qui mènerait l’enquête de l’intérieur ?
- C’est l’idée. Les coureurs sont au centre de tout, et c’est la meilleure place pour surveiller ce qui pourrait se tramer de suspect autour de l’épreuve. Mais ils n’ont pas d’hommes assez entraînés physiquement pour faire un concurrent crédible. C’est là que vous entrez en scène.
- Mais le Tour démarre dans moins de deux mois...
- Je sais. Il faut vous trouver une équipe et vous accréditer en vous inventant un passé. Les services de police disent qu’ils sont prêts à vous fournir tout ça. Vous serez détaché et rendrez compte à leur équipe d’enquêteurs. Qu’en dites-vous ?

\*  
\*   \*

Je me souviens parfaitement du jour où j’ai découvert ce qu’était le Tour de France. J’étais en vacances chez mes grands-parents, j’avais à peine dix ans. Tous les après-midi, Papy Serge se précipitait sur sa télévision. Pas question de manquer une minute de la retransmission de l’étape du jour. Il se calait dans son fauteuil aux accoudoirs usés, avec sa gourde, les yeux rivés sur l’écran, fasciné par les coureurs. Les amies de Mamie n’avaient pas intérêt à débarquer ou à téléphoner pendant l’émission, sinon ça bardait. En regardant les images défiler, Papy souriait. Je l’ai rarement vu aussi heureux. Il souffrait avec les coureurs dans les cols, il espérait avec les outsiders, avait soif quand il les voyait boire, se régalaient des plans d’hélico qui suivait le long serpent du peloton se faufilant entre champs et villages,

acclamé par des foules colorées. Je ne comprenais pas ce qu'il trouvait d'aussi passionnant dans ce spectacle.

Il m'a fallu deux jours pour oser lui poser la question. Il m'a alors regardé d'un drôle d'air et m'a attiré contre lui. Il a désigné la télé avec la même émotion que s'il s'agissait d'une toile de maître ou d'un magnifique coucher de soleil. Il m'a expliqué que le Tour n'était pas seulement intéressant pour la course : il l'aimait pour l'exploit sportif mais aussi pour les décors qu'il traversait. Selon lui, le Tour de France était le meilleur moyen de respirer notre pays, sa vie, sa beauté, sa richesse et sa diversité. Parfois, il reconnaissait des lieux où il était passé plus jeune, ou bien en découvrait d'autres où il se promettait d'aller.

– Il n'y a que le Tour pour nous balader de région en région, m'a-t-il murmuré.

Il m'a confié autre chose : pour lui qui ne pouvait presque plus marcher, ces hommes, sans autre puissance que la leur, lui offraient la vitesse à échelle humaine dans des décors de la vraie vie. Avec eux, il sentait la fraîcheur des sous-bois, la chaleur de l'asphalte ou les gouttes de pluie. En vivant la course à leurs côtés, il se sentait encore jeune et faisait un peu partie de leur équipe. Alors, j'ai regardé la télé avec lui. J'ai vu les églises, les avenues pavoisées, les forêts, les montagnes et la mer. Et chaque jour, quel que soit le paysage, j'ai rêvé de remporter la peluche que le gagnant de l'étape se voyait remettre par une très jolie fille. C'est cet été-là que je me suis pris de passion pour le vélo. C'est grâce à Papy que j'ai chopé le virus. Je n'ai jamais guéri depuis.

J'ai couru pas mal de courses, dont certaines prestigieuses. J'ai même remporté quelques trophées que j'étais super fier d'aller montrer à mon grand-père, mais jamais je n'aurais osé m'imaginer courant le Tour de France.

J'ai accepté la mission sans trop savoir dans quoi je m'embarquais. Dans les commandos, on nous apprend à faire face à n'importe quelle situation, mais je ne m'attendais pas du tout à ce qui allait m'arriver...

Les enquêteurs m'ont expliqué beaucoup de choses, sur ce qu'ils savaient du voleur, sur le mode opératoire utilisé lors du premier échange, sur la valeur du bijou et la typologie des individus à surveiller. Mais je dois avouer que j'étais surtout réceptif aux conseils d'entraînement des deux anciens du Tour qu'ils m'avaient adjoints pour me mettre à niveau. Cinq heures de vélo par jour. Une alimentation contrôlée, obligé de me raser les



jambes, de la muscu, des massages, encore et toujours de l'entraînement. Un rythme à vous faire regretter le parcours du combattant.

J'ignorais comment j'allais me débrouiller pour mener une enquête puisque je suis avant tout militaire, mais je savais que j'avais intérêt à être prêt si je ne voulais pas m'écrouler dès la première étape.

\*  
\*   \*

La télé ne dit pas tout. Pendant les émissions, on voit bien qu'il y a du monde, mais on n'imagine pas à quel point. Pareil pour le bruit. C'est une fête, ça roule, ça braille dans les haut-parleurs, à chaque départ et à chaque arrivée. Entre les deux, seulement le bruit de la course, un drôle de sifflement fait du roulement mécanique des vélos et des respirations des hommes agglutinés en fonçant.

Je fais partie d'une équipe sponsorisée par une grosse société d'assurances. Les gars sont sympas. Pas de vedettes, même si certains comptent bien le devenir. On n'imagine pas la logistique de cette course. C'est comme des manœuvres militaires, mais avec des couleurs, de la musique, et la caravane Mickey qui distribue des gadgets aux enfants sur le bord de la route. C'est un cirque ambulante avec ses lumières, ses stars, le tout au milieu de milliers de civils. Notre opération de surveillance monopolise une quarantaine d'agents, noyés dans la masse. En tant que coureur, je suis le seul à pouvoir aller partout. Il n'y a qu'un soigneur de notre équipe qui connaisse le véritable enjeu de ma présence. À la façon dont il me regarde, j'ai l'impression qu'il sait ce que je vais endurer et qu'il me plaint déjà.

Le prologue est un contre-la-montre. J'arrive 133<sup>e</sup> sur 198. Je ne suis pas près de toucher la peluche... Ce qui me frappe d'abord, ce sont les gens qui nous encouragent. Ils sont partout. J'ai l'impression que mon cerveau se divise en deux : une moitié pour l'enquête, une moitié pour la course. J'aurais dû faire trois quarts pour l'enquête et accepter d'être minable en course, mais c'était plus fort que moi. Je ne crois pas que le voleur ou l'acheteur soit un coureur. Alors je me concentre sur les membres des staffs, les accompagnateurs, la presse et les représentants des sponsors. Vingt-trois équipes, ça fait du monde. En dehors des épreuves, ça parle vélo, ça soigne,

ça masse, ça compare les machines. Les stars de l'épreuve ne se mélangent pas trop.

Lors de la première vraie étape, j'ai découvert un univers dont je ne soupçonnais rien. Jamais je n'avais roulé aussi près des autres, à une vitesse aussi élevée. Il faut rester concentré en permanence, faire corps avec sa machine. Pas évident de pisser dans les virages sans s'arrêter, en espérant qu'une de ces maudites caméras qui rôdent ne vous surprenne pas. Le soir, j'étais rincé. Mon officier de liaison est venu me voir à la sortie des douches.

– Avez-vous repéré quelque chose de suspect ?

– J'ai passé ma journée dans la roue de ceux de devant, je ne sais même pas si on a longé le Mont-Saint-Michel ou traversé le viaduc de Millau... Je vais aller à la soirée, j'espère y glaner quelque chose.

– Ne perdez pas de temps, dans vingt-six jours, il sera trop tard.

Je vais vivre avec cet énorme compte à rebours dans la tête. Et maintenant, direction la première soirée du Tour.

\*

\* \*

Ça ne m'arrive pas souvent de me retrouver dans un endroit rempli de civils. Personne ne se salue, tout le monde marche n'importe comment, dans n'importe quelle direction, et il y a des filles partout. Ce genre de mondanité est surtout fait pour les sponsors, parce que les trois quarts des coureurs sont ailleurs. Il y a un podium, des discours, et je reconnais les jolies demoiselles qui ont remis le maillot jaune au vainqueur hollandais. Quelques photos, beaucoup de poignées de main. Ça me fait drôle d'être anonyme dans cette assemblée. J'indiffère tout le monde. C'est assez inhabituel pour moi étant donné mon grade. Et ça me fait du bien.

Je ne sais pas comment, mais en déambulant, je me retrouve nez à nez avec une des deux jolies filles.

– Salut, me lance-t-elle joyeusement.

– Bonsoir.

– C'est votre premier Tour de France ?

Je ne vois que ses yeux. J'avais remarqué le reste avant. Étant donné son âge, elle ne doit pas en avoir fait beaucoup non plus, des Tours de France.

– Première course pro, effectivement. Vous, vous êtes sur le podium tous les soirs.

En riant, elle bombe le torse et me désigne l'énorme logo pour une banque qui barre son t-shirt moulant. Ce n'est pas le logo qui me trouble. Elle enchaîne :

– D'habitude, les coureurs ne viennent jamais à ces soirées, ou alors ils sont obligés. Je vous ai déjà vu tout à l'heure. Lors de la remise du maillot, vous étiez le seul à ne pas fixer le podium...

– Tout est nouveau pour moi. Je découvre !

– Alors bonne découverte ! On se verra sûrement demain. Salut !

Et la voilà qui repart. Je suis déconcentré. Je regarde les gens mais je suis incapable de dire s'ils sont suspects ou non. Et j'ai déjà mal aux jambes.

\*  
\*   \*

Dans mon unité, je crois pouvoir dire que je suis un des plus doués. Souvent premier aux épreuves physiques. Ici, c'est différent. Les jours suivants sont une école d'humilité. Je pointe 163<sup>e</sup> au classement général et je me bats pour rester dans la course. Je me demande ce que ça fait de pédaler sans personne devant. C'est vrai que les paysages sont jolis, mais on n'en profite pas. Certains jours, les sprinters mènent la danse, d'autres fois, suivant le relief, ce sont les grimpeurs. À chaque fois, vous devez suivre, même si ce n'est pas votre terrain favori. Chaque soir, à l'arrivée, je suis ivre du concert des klaxons et aveugle du soleil contre lequel on a roulé toute la journée. À peine sorti de la douche, j'ai rendez-vous avec mon officier de liaison.

– On a serré un type louche, me dit-il, mais il ne trafiquait que des produits dopants.

– Gardez-moi un peu de ses drogues, je sens que je vais en avoir besoin... Non, je plaisante.

– Bravo, vous avez remonté de deux places au classement.

– Ne vous foutez pas de moi.

– Si ça se trouve, l'échange a déjà eu lieu. On est là à surveiller tout ce foutoir et vous à pédaler comme un forcené alors que la partie est déjà jouée.

– Je ne crois pas. Je ne sais pas pourquoi, mais je n’ai pas l’impression.  
– Alors ouvrez l’œil. Vous allez à la soirée ?  
– Cela me permet d’identifier les gens. Je commence à connaître du monde.

– Bonne chasse.

C’est vrai qu’aller à la soirée est utile, et en plus j’y retrouve la fille au t-shirt. Hier, pendant la remise des prix, elle m’a même fait un petit signe. J’ai rougi. Un comble. On échange quelques mots tous les soirs. C’est toujours elle qui vient vers moi. Hors d’un champ d’opération, je suis timide. Je suis capable de l’immobiliser d’une main, de lui péter la colonne vertébrale d’un seul mouvement, je peux lui faire avouer ce que je veux, mais j’ai du mal à lui parler en la regardant dans les yeux.

– Demain, qu’est-ce que tu fais de ton jour de libre ?

– Mon seigneur veut que j’aie nager, pour mon dos.

– On pourrait aller boire un verre tous les deux ?

Pourquoi c’est à moi que cette fille canon propose ça ?

– D’accord.

On se donne rendez-vous et je n’arrive plus à penser à rien d’autre. Dommage pour l’enquête.

\*

\* \*

Le lendemain, en nageant, je ne pensais qu’à elle. Je ne connaissais même pas son prénom. Je suis arrivé au café du rendez-vous avec un quart d’heure d’avance. Elle avait dix minutes de retard et je ne l’ai pas reconnue de loin parce qu’elle ne portait plus son t-shirt moulant fluo, mais un chemisier. Elle me tend la main.

– Bonjour, moi c’est Sarah.

Comme un con, je lui serre la main et je réponds en bafouillant :

– Moi, c’est Benjamin.

Elle éclate de rire et m’embrasse sur la joue.

– Les cuisses et les fesses, ça va ?

Pourquoi ce n’est pas elle qui vient me voir tous les soirs à la sortie de la douche ?

On discute du Tour, des cols à venir. Je lui parle de mon grand-père et de sa passion. Elle me raconte que de son côté, c’est son père qui le lui a

fait découvrir. Parfois, elle lui fait signe quand elle remet le maillot du jour. Si ça se trouve, l'autre soir, ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait. C'est idiot, mais ça m'a fait de la peine. Quand elle est devant moi, j'ai du mal à penser à autre chose qu'à elle...

– Dès le premier jour, je t'ai remarqué, me confie-t-elle. Tous les autres sont obsédés par leur vélo, par l'équipement des concurrents et par le classement. Toi, tu regardes autour de toi. Tu es différent.

– Et toi ? Pourquoi une fille aussi futée que toi fait-elle ce job ? C'est bien payé au moins ?

– Pas vraiment. Mais j'aime l'ambiance, c'est comme un boulot d'été, et ça me permet de voyager.

\*  
\*   \*

Voyager, c'est exactement ce que j'ai fait le lendemain, sur les contreforts des Pyrénées, suant comme une bête dans les côtes et dévalant les descentes à plus de soixante kilomètres à l'heure. Dans un virage, je suis certain d'avoir dépassé le soixante-dix. Je crois que j'ai crié de peur. Si les mecs de l'unité étaient là, ils seraient morts de rire. Étrangement, la course m'occupe de plus en plus. J'ai encore gagné quatre places au classement mais ce qui me fait tenir, c'est Sarah. On se croise tous les jours à la soirée et ensuite, on va boire un verre. On parle de notre enfance, de la vie. En fait, je n'ai jamais fait ça avec personne. Elle se fout de moi. Une fois, j'ai failli lui dire pourquoi j'étais là, mais un réflexe professionnel m'en a empêché.

Les mecs de la police des œuvres d'art sont bredouilles, et je ne remarque rien de spécial. On s'est fait une réunion et pour la première fois, on envisage l'idée que l'échange ait pu déjà avoir lieu ou que, cette fois-ci, le voleur du collier ait utilisé une autre méthode.

On est à une semaine de l'arrivée sur les Champs-Élysées, et il est temps de tirer les premiers bilans. Cinq arrestations, mais jamais la bonne cible. J'ai signalé neuf personnes mais, si toutes avaient effectivement des choses à cacher, aucune n'était là pour vendre ou acheter notre collier. À titre personnel, je tire un autre genre de bilan, beaucoup plus positif : Papy serait fier de moi, j'ai fait le Tour de France. Je suis vacciné du vélo et j'ai rencontré Sarah.

Elle aussi est différente. Elle n'a rien à voir avec ces bimbos qui tournent autour des sportifs. D'abord, je suis certain que ce sont ses vrais seins, et puis elle s'intéresse à tout. On se voit de plus en plus. Chaque soir, je me dis qu'il nous reste un jour de moins à passer ensemble sur le Tour. Je vais beaucoup regretter le peu que nous partageons. Elle est là tous les matins pour me souhaiter bonne chance, on se croise le midi, j'assiste à la remise du maillot tous les soirs, et même s'il n'y a plus de peluche offerte, j'ai l'impression que c'est à moi qu'elle le donne. On a pris l'habitude d'aller boire un pot. Je crois qu'elle ne voit personne d'autre. On s'embrasse toujours sur la joue et il n'y a que le capitaine de l'Office central de lutte contre le trafic de biens culturels pour m'attendre à la sortie de ma douche.

\*  
\* \*

Paris. J'ai fini 147<sup>e</sup> au classement général. On me remet un diplôme et une médaille de participant. Celles des militaires sont plus classes. C'est la fin du Tour, la fin de l'enquête, et notre dernier dîner. Les gars de la police ont été sympas, ceux de l'équipe de course aussi. J'ai le droit de garder mon vélo. Je ne sais pas où est le collier mais, honnêtement, Louis XIV et sa poule ne sont pas ce qui m'accable le plus. C'est mon dernier soir avec Sarah. Elle est arrivée à l'heure, et elle est magnifique. Le restaurant est un peu trop chic pour moi. Je voudrais lui parler. Je pourrais le faire en morse, en trois langues, mais je vais avoir du mal à lui avouer simplement ce que je ressens.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? me demande-t-elle.

– Retourner à mes habitudes.

On parle un bon moment de choses anodines. J'ai envie de lui demander son adresse, pour la revoir. J'ose la regarder.

– Tu sais, Sarah, je dois te dire quelque chose...

Elle pose sa main sur la mienne.

– Je sais déjà.

Elle met son doigt sur mes lèvres pour m'obliger à me taire. La dernière fois qu'on m'a fait taire, c'était un exercice, et les mecs étaient trois à me bâillonner en essayant de me faire boire la tasse dans une flaque de gadoue. J'avais réussi à leur résister. Là, je capitule. Elle va me dire que notre petite

relation très chaste était une parenthèse, qu'aller plus loin serait stupide... Elle sourit et retire sa main :

– Je sais qui tu es et pourquoi tu étais sur le Tour. Maintenant, c'est à moi de te confier mon secret... Si tu es celui que je crois, alors je ne risque rien.

– Qu'est-ce que tu...

– Benjamin, j'ai remis le collier à mon acheteur au sixième jour de la course. Si je t'avais connu aussi bien qu'aujourd'hui, je crois que je te l'aurais rendu, mais il est trop tard.

– De quoi parles-tu ?

– Du collier de Louis XIV. Je suis « l'individu » que toi et les flics espérez repérer. Tu m'as sauvée, Benjamin. Tu étais tellement différent des autres coureurs que je t'ai remarqué tout de suite. Il n'a pas été difficile de percer ta couverture...

Elle sort un morceau de papier de son sac.

– Tiens, c'est mon cadeau. Brûle-le quand tu l'auras lu. On me tuerait pour avoir écrit ça.

Je le déplie : une adresse à Anvers, 15 heures, demain.

– Ton collier sera là-bas. Récupère-le. Oublie-moi.

Je crois qu'elle est émue. Je suis sous le choc. Tout va trop vite. Elle se lève, contourne la table et m'embrasse sur la bouche, devant tout le monde. Avant que je puisse réagir, elle est déjà sortie et j'aperçois sa silhouette qui s'engouffre dans un taxi.

Alors voilà, Monsieur le juge, j'ai commis une faute en ne l'arrêtant pas. Je me suis fait berner par son charme et j'ai été incapable de l'identifier. Aujourd'hui, elle est en fuite et je ne sais pas où elle se trouve. Même si le collier a été récupéré à Anvers grâce à elle, vous pouvez me condamner. Vous pouvez briser ma carrière. J'assume. Mais je vous promets que je vais la chercher, la retrouver. Et pas pour l'arrêter.

FIN

## Gilles Legardinier

Gilles Legardinier s'est toujours attaché à faire naître des émotions qui se partagent. Après avoir travaillé sur les plateaux de cinéma américains et anglais, notamment comme pyrotechnicien, il a réalisé des films publicitaires, des bandes-annonces et des documentaires sur plusieurs blockbusters. Il se consacre aujourd'hui à la communication pour le cinéma pour de grands studios et aux scénarios, ainsi qu'à l'écriture de ses romans. Alternant des genres très variés avec un même talent, il s'est entre autres illustré dans le thriller avec *L'Exil des Anges* (Prix SNCF du polar 2010) et *Nous étions les hommes* (2011), et plus récemment dans la comédie, qui lui a valu un succès international avec *Demain j'arrête !* (2011), *Complètement cramé !* (2012). Son prochain roman *Et soudain tout change* paraîtra en octobre 2013.



JEAN-BERNARD  
**POUY**  
QUE MA  
BLESSURE SOIT  
MORTELLE



**JEAN-BERNARD POUY**

**Que ma blessure soit mortelle**



Je les entends, en bas, dans la petite vallée. Un sacré bordel. On n'a pas l'habitude. Le Tour de France. C'est même un peu trop. Ce matin, la caravane, comme s'il y avait cinq cents mariages, sur la route, juste avant la montée au col. C'est rare. D'habitude, on n'entend que les oiseaux et quelques moteurs rageurs rugir en fin de courbe. J'imagine tous les distributeurs de casquettes, de bouteilles d'eau ou de doses de café. Il fait beau, enfin. Les gens, sur le bord de la route, heureux comme des nains. Il leur faut beaucoup d'amour, à ces gens-là. Attendre une bonne partie de la journée pour trois minutes d'émotion, ces quelques secondes futiles et pourtant déterminantes, quand passent, devant eux, les coureurs, groupés ou non. C'est de la folie ou de l'abnégation. Parmi tous ceux qui seront là, alignés au bord du goudron, beaucoup ont décidé de ne pas aller à la plage, et de ne pas se faire nettoyer les doigts de pieds par des girelles aventureuses, et d'autres ont fait une croix sur l'apéro, la mauresque, le perroquet ou la tomate.

Il y a, je crois, un poète qui a dit que ce n'est pas l'homme qui prend la mer, mais que c'est la mer qui prend l'homme. Eh bien, c'est pareil pour le maquis. On ne prend pas le maquis, c'est le maquis qui vous prend.

Moi, ça fait trois ans à peu près que j'ai pris le maquis, une sombre histoire, une de celles que seul le Corse comprend. Une histoire de famille, une de ces malédictions qui dure des dizaines d'années et qui nous prend, un par un, par les nerfs et par l'obligation de vengeance. Pour laver la famille. Ou la salir, c'est pareil. Quand on tue, on lave et on salit, on se lave et on se salit.

Trois ans. Prendre le maquis, ce n'est pas ce qu'on croit. C'est bien sûr une punition. Je ne suis pas dupe, beaucoup de gens, et notamment ceux qui m'en veulent, savent à peu près où je suis. Ou, du moins, où je pourrais être. Ici, les langues ne sont pas dans les poches, trop dangereux pour les

langues, dans les poches des canadiennes et des sahariennes il y a des couteaux aux lames acérées (*Che la mia ferita sia mortale*), des munitions, des débris de tabac, et toujours un peu de terre. Bref, si l'on sait confusément où je me planque, et si on me laisse à peu près tranquille, c'est que l'ennemi a le temps, ou que l'ennemi a peut-être décidé d'arrêter l'enchaînement fatal du massacre rituel. Ça, je ne le sais pas. Donc, je fais attention, je ne fais plus partie des autres. Plus de pêche dans le golfe, plus d'apéro à l'*Allegria*. On ne doit plus me voir sur la route, au village, je dois être transparent. Même si, parfois, on me reconnaît, comme ça, par hasard, en train de suivre un troupeau de chèvres, on se tait, on fait comme si on ne m'avait pas vu.

Il n'y a qu'une catégorie d'humains dont je dois absolument me méfier : les gendarmes. Eux sont en mission. Ils ont l'ordre de me débusquer, de m'arrêter. Ils ont le temps. Il n'y a pas le feu. Le feu, en Corse, c'est tabou. Tant mieux. Je préfère courir au milieu des cistes et des arbousiers du maquis que dans la cour pelée d'une prison de *pinzutti*. Et puis, je n'ai rien à voir avec les autonomistes ou avec les gangsters. Je ne suis pas foncièrement dangereux. Je ne suis qu'une erreur, un rappel ridicule et incompréhensible du passé. Mais la loi, c'est la loi. J'ai tué, je dois payer. Un jour ou l'autre. Les seuls que je dois craindre vraiment, ce sont ceux de la famille du mort. Eux aussi, ils ont le temps, ils sont patients, même s'ils ne sont pas pressés de prendre ma place...

Oh, bien sûr, je ne me cache pas dans un petit tas de pierres au milieu des épineux, un abri de berger antédiluvien, à manger mon pain dur et à trembloter près d'un âtre de fortune. L'hiver, en moyenne montagne, même corse, il fait froid. Celui qui fait du feu dans le maquis se fait repérer aussi sec, et pas forcément par les pandores, il ne faut pas oublier les pompiers. Et monter des bouteilles de Butagaz tout là-haut, ça vaut une expédition dans l'Himalaya. Je ne suis pas non plus vêtu de peaux de bêtes et je n'ai pas en permanence d'escopette à la main. Mérimée, c'était avant. Je ne me nourris pas exclusivement de cochons sauvages, de mandarines tout aussi abandonnées et je ne bois presque jamais de cette eau, soi-disant sublime, qui coule dans les torrents. Dans laquelle pissent les vaches et les chèvres en liberté.

Prendre le maquis, c'est compter sur toute une organisation familiale et amicale, qui vous offre logis, couvert et protections diverses. Certes des dettes futures, au moins d'honneur.

En attendant. En attendant quoi ? Ça, personne ne le sait. Que la Corse change. Bon courage. Que le pardon devienne une valeur insulaire. Bon courage aussi. Ou que tous les « ennemis » disparaissent en même temps. Là, il n'est pas question de courage, c'est de la science-fiction.

Prendre le maquis, c'est se couper du normal. Du dentiste, par exemple. De la Sécu. De la Banque. Du salaire. C'est se couper d'une partie de la vie. C'est être ailleurs. C'est compter sur les autres, en permanence. Et, dans cette option, il faut le savoir à l'avance, il peut y avoir des surprises.

C'est comme un coureur cycliste qui s'échappe. Tout le monde est derrière lui, le laisse tranquille, le laisse respirer, qu'il s'éclate un peu, qu'il sente le vent, qu'il jouisse des cris exacerbés de tous ceux qui l'acclament, et puis, quand la chasse est lancée, quand le peloton devient d'exécution, le type, il a intérêt à numéroter ses abattis.

Mais, moi, je n'étais pas un pédaleur professionnel. Ici, sur l'île, le vélo n'a jamais été mis en avant. Trop de côtes. Trop de montées et pas assez de descentes. Trop de troupeaux de biquettes rêveuses sur les petites routes. Trop de dingues en bagnoles noires et vitres fumées.

Entre deux bergeries où je pouvais rester planqué quelque temps, aider à la traite et au *bruccio*, aller chercher les bêtes dans des endroits impossibles, j'avais encore le plaisir de traverser des vallons où presque personne ne va, respirer l'air farci d'arômes inconnus du reste du monde, repérer, avant les cochons aussi corses qu'anarchistes, les bons châtaigniers et les vergers de cédrats en friche, voir de près ces villas à piscine remplies de feuilles d'eucalyptus, hautaines autant qu'isolées, qui ne vivaient que l'été. Et faire gaffe aux voitures bleues zonant sur les petites routes, avec leurs gyrophares ne faisant peur qu'aux hérissons.

Mais la solitude, à force, ça pèse sur le cortex. Pour une raison principale : on n'a plus beaucoup d'occasions de rigoler, de s'amuser d'un rien, de faire le con. On n'est qu'avec des gens que l'on maîtrise parfaitement, qui n'ont plus aucun mystère, à qui il ne faut pas dire grand-chose. On est tout le temps sur les dents. Ce qui, à force, est très chiant.

Et j'ai eu envie, il y a une semaine, de me mêler incognito à la foule de tous ceux qui vont camper sur le bord de l'asphalte, pour la plus grande gloire du vélo.

Voir, incognito, plein de gens, ça me ferait du bien. Pour ne pas avoir, pendant deux ou trois heures, à me cacher et à raser les murs. Un petit

plaisir idiot, parce que les courses cyclistes, pour moi, c'est du chinois. En plus, les flics présents, gendarmes ou autres, ne seraient là que pour la circulation et la sécurité. Et non pour repérer, dans la foule des supporters et badauds, Roch Andréi, le type qui a bousillé, il y a trois ans, Pascal Graziani, le maire de Sari, une sombre histoire de famille à laquelle plus personne ne comprend que couic.

À bien y réfléchir, ça ne craindrait pas trop. Beaucoup de monde, même ici. Venir voir passer le Tour, c'est comme aller à l'Opéra, ça n'arrive pas tous les jours.

Et puis, sur place, les gens pensent à autre chose, à une seule chose même : quand c'est qu'ils arrivent. S'agit pas de les louper. Ça ne se reproduira pas de sitôt. En attendant, ils sortent la coppa, le jambon, la salade de tomates, ils veillent sur la glacière où le rosé et le pastis se les pèlent, et ils se racontent tout un tas de conneries pour faire passer le temps, étant donné qu'ils ont sauté la sieste. Ils ne font que peu attention aux autres, ils ne dévisagent plus personne, puisque tous ceux qui sont là sont comme eux, soi-disant, ils adorent le vélo. Et puis c'est moins dangereux que le foot. Peu de cacous sur le bord de la route.

J'ai prévu le coup. Mon pote Toussaint m'a trouvé un grand tee-shirt avec la gueule de Sandy Casar dessus. Je ne sais même pas qui c'est. Ce n'est pas grave. J'ai aussi une casquette Nescafé atroce et une paire de lunettes de soleil. Si on me reconnaît, ça sera à l'odeur.

Le matin, je suis descendu de la bergerie de Dominique où je me planque depuis deux mois. Une belle et patiente promenade en direction de la vallée et de la route qui s'y love comme un serpent endormi. Plein d'oiseaux, c'est l'été. Mais, peu à peu, ce sont les messages publicitaires, venant d'en bas et de la caravane, qui les ont remplacés.

Je suis arrivé sur la route, sortant d'un bosquet d'eucalyptus et tombant sur tout un groupe de spectateurs, dont la moitié était groupée autour d'une table de fortune couverte de cubis et de charcuterie. Ça rigolait ferme, ça vannait autant. Je me suis installé sur un talus, un peu à l'écart de cette petite société qui commençait à être assez allumée. Il y avait aussi un transistor, posé sur le toit d'une voiture, diffusant de la musique plein pot et donnant, de temps en temps, des nouvelles de la course. J'ai vaguement compris, à travers les cris des plus forcenés, qui gesticulaient, un verre de Patrimonio rosé à la main, qu'il y avait « deux échappés, qui avaient deux minutes d'avance sur un peloton, qui musardait gentiment, mais qui avait

lâché un groupe d'une dizaine de coureurs, sans doute malades ou en petite forme, une gastroentérite zonant dans les parages... » Beaucoup de « qui » dans l'air.

Les commentaires allaient bon train. Les deux échappés ne tiendraient pas longtemps, on allait vers une arrivée au sprint. Moi, je m'en foutais un peu. Je jouissais intensément de ce petit bain de foule. Pour un peu, je serais bien allé apporter ma version dans le débat. Je ne faisais même plus attention aux bagnoles hurlantes dévorant la route et klaxonnant comme des malades et mes poils ne se hérissaient plus quand les grosses motos de la gendarmerie déboulaient, fonçant tout droit ou s'arrêtant près de nous pour vérifier l'état du public.

Et puis des cris, d'autres klaxons, d'autres voitures, phares allumés, d'autres gendarmes. Les deux échappés passèrent devant nous, en plein effort, ils avaient presque l'air de pauvres types médiévaux, au milieu de ce pandémonium de moteurs et de bruits. Les spectateurs du groupe où j'étais inventèrent, dans la foulée, quelques conseils et invectives de première bourre. Je me suis un peu éloigné de cette bande de vociférateurs.

Et puis, trois minutes après, le peloton est passé, chuintant, compact, précédé et suivi d'une noria de véhicules...

Voilà, c'était presque fini. Tout ça pour ça. Mais ça m'avait fait du bien. C'était incompréhensible, mais c'était comme ça.

Les spectateurs, dans mon coin, commençaient à remballer le matériel, ils finiraient le rosé sur la plage.

Le petit groupe des retardataires, définitivement lâché, est alors arrivé. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais moi aussi, je me suis penché sur l'asphalte pour les encourager. Ils m'ont frôlé, j'ai vu leurs visages déjà blanchis par l'effort et la douleur.

Et puis, il y en a un qui est descendu de vélo, dix mètres plus loin.

Et qui s'est précipité sur moi en hurlant.

— C'est Roch Andréi ! Putain ! Aidez-moi !

J'ai vaguement aperçu quelques autres spectateurs tout à coup très intéressés. Mais j'ai surtout reconnu le coureur. C'était Ange Graziani, le fils de Pascal, le propre fils de ma victime.

## Jean-Bernard Pouy

Né en 1946, auteur à succès de romans noirs, il est notamment le créateur du personnage Gabriel Lecouvreur, dit *Le Poulpe*, aux éditions Baleine dont il est un des fondateurs. Par la suite il lance la série *Pierre de Gondol* sur le même principe que *le Poulpe*, un personnage d'enquêteur littéraire, et la même année la *série grise*, une série en gros caractères destinée aux 72-83 ans.



BENOÎT  
**SÉVERAC**

LE TOUR,  
DE PÈRE  
EN FILS



**IZN**

**BENOÎT SÉVERAC**

**Le Tour, de père en fils**



« Ça ne devait pas se passer comme ça. »

Épaules voûtées, menton affaissé sur la poitrine, voix grave presque enrouée. Après s'être tu pendant de longues minutes, comme frappé de stupeur, le gamin s'est enfin décidé à parler. À présent, des sanglots agitent sa nuque. C'est sa maman qu'il doit réclamer intérieurement, et il n'a pas tort, parce que, en dehors de leur mère, personne ne viendra soutenir les frères Pujol. Ce qu'ils ont fait est sacrilège en France. S'en prendre au Tour, qui plus est dans les Pyrénées, c'est s'en prendre à la nation, c'est conchier la République, de la troisième à la cinquième, et toutes celles à venir.

François est le plus jeune des quatre, vingt et un ans à peine. Lui et ses frères sont interrogés séparément par les enquêteurs de la section criminelle du SRPJ de Toulouse, dirigée par le capitaine Ducatez.

*Ça ne devait pas se passer comme ça.* Combien de fois Mariette Ducatez l'a-t-elle entendue, celle-là, que ce soit en guise de repentir ou d'excuse ?

En général, elle a droit à deux sortes d'attitudes : les « J'y suis pour rien » et les « Je ne voulais pas que ça en arrive là ». Les gardés à vue répètent l'une ou l'autre des deux répliques en boucle, davantage pour se convaincre eux-mêmes de leur innocence que pour se disculper auprès du flic qu'ils ont en face. Au stade de l'interrogatoire, il s'agit de s'en sortir le plus proprement possible avec sa conscience. Il n'est pas encore question du regard des autres, qui vient plus tard, au prétoire, quand on a celui des familles de victimes planté entre les épaules.

Les « J'y suis pour rien » connaissent la musique, ils savent qu'ils vont passer un moment désagréable pendant lequel ils devront faire le dos rond, puis ils rentreront chez eux avec une convocation molle à se présenter un jour devant un vague juge qui renverra leur condamnation aux calendes grecques.

Les « Je ne voulais pas que ça en arrive là », par contre, sont terrorisés. Ils essaient de n'en rien montrer au début, ils tiennent le coup quelques heures, une nuit à tout casser, puis ils craquent, et là ils pleurent comme des enfants et balanceraient leur petite sœur afin de pouvoir rentrer chez eux, ne serait-ce que pour prendre une douche, s'affaler dans leur canapé, regarder la télé, n'importe quoi pour oublier l'enfer entraperçu au commissariat.

De toute évidence, les quatre clients auxquels le capitaine Ducatez a affaire ce soir sont de la seconde catégorie.

D'abord parce qu'ils ont été pris sur le fait et qu'il leur est difficile de nier.

Ensuite parce qu'ils font peut-être les fiers-à-bras dans leur vallée ariégeoise le dimanche matin à l'apéro, quand tous les gars du village sont de sortie... Ils sont les maîtres du monde lorsqu'ils avancent en battue au sanglier, fusil cassé sur l'épaule, menton haut, regard lointain, autochtones arrogants en treillis, toujours prompts à sortir le calibre douze pour s'occuper des Toulousains récalcitrants – les doryphores comme ils les appellent – qui osent encore venir prélever *leurs* cèpes, ou à crever les pneus de tout ce qui ne porte pas une plaque d'immatriculation 09... Mais pour l'heure, ils sont chacun dans une pièce séparée, menottés, le cul mal assis sur une chaise inconfortable, et ils suintent la trouille.

Pour la première fois de leur vie, ils partagent le sort des putes et des dealers, des maris violents, des sorties mouvementées de bars et des travels hurlant les pires insanités dans les couloirs du commissariat central.

Un flic n'est pas objectif. Il y a des actes qu'il comprend moins que d'autres, et des criminels qu'il trouve moins sympathiques que d'autres. Un flic a ses têtes, comme tout le monde. Mariette Ducatez passe d'une pièce à l'autre et elle trouve les frères Pujol pathétiques. Ils sont l'exemple même de ce que la bêtise peut engendrer de dangereux et de dramatique.

Cela n'a rien de personnel, et n'a aucun rapport avec le mépris qu'ils affichent à son égard. Parce que, évidemment, ils s'adressent aux hommes exclusivement. Quand elle pénètre dans la salle d'interrogatoire, ils l'ignorent, sans imaginer un seul instant qu'elle puisse être la supérieure de l'officier qui est en train de les cuisiner. Après dix-sept ans de police, Mariette Ducatez est immunisée contre cela aussi.

Ce qui l'intéresse, ce sont les circonstances atténuantes ou accablantes, le pourquoi et le comment, ainsi que les responsabilités respectives de chacun des quatre frères.

Le bilan humain est lourd. Un véritable carnage : dix-neuf morts dont cinq coureurs, deux gendarmes, un caméraman et son pilote, et dix spectateurs. Parmi eux, quatre mineurs. À cela s'ajoutent les blessés graves, au nombre de seize.

Sans mentionner le bilan économique. Une catastrophe. Le Tour 2013, la centième édition, stoppé net pendant l'étape mythique Saint-Girons/Bagnères-de-Bigorre ! Cinq cols dans la même journée : ceux du Portet-d'Aspet, de Menté, de Peyresourde, de Val-Louron-Azet qui culmine à 1 580 mètres, et pour finir La Hourquette d'Ancizan. Un dénivelé cumulé infernal, le cauchemar des coureurs, le rêve des amateurs et une audience record pour France Télévisions.

En quelques minutes, les efforts des municipalités traversées par le Tour pour embellir les bas-côtés de leurs routes ont été réduits à néant, les sacrifices consentis par les bénévoles pour rendre leurs œuvres éphémères visibles depuis l'hélicoptère-caméra ont été anéantis, l'hôtellerie et la restauration désertées. C'est la débandade des sponsors, le désarroi des commerçants dans les villes étapes. On n'imagine pas l'énergie, la communion et la ferveur suscitées par le cyclisme en juillet dans tout l'Hexagone. Des tonnes de matériel sont acheminées par une caravane qui s'étire sur des kilomètres, des myriades de journalistes accrédités sont dépêchées par des agences du monde entier pour couvrir l'événement, des centaines de fiches sont rédigées pour préparer les directs, des dizaines d'interviews sont programmées chaque jour... Tout cela, gâché par la démesure de quatre illuminés.

Pourtant, le Tour a déjà connu des contretemps, des scandales et des drames. On a lu des chroniques dans les colonnes de *L'Équipe* qui relataient des duels magnifiques – on se souvient de celui qui opposa Merckx alias « Le Cannibale » à Luis Ocaña en 1971 –, des échappées héroïques comme celle de Jalabert dans la montée du Plateau de Beille en 2002, et des destins interrompus. Des coureurs ont payé de leur vie leur participation à la Grande Boucle. Ce fut le cas de Casartelli dans cette même étape pyrénéenne en 1995, dans le Col de Portet-d'Aspet, déjà.

Mais avec les frères Pujol, on a basculé dans la tragédie de masse.

Dans la pièce voisine, Thierry Pujol est tout de suite passé aux aveux, tout comme son frère jumeau, Pascal, qui se trouve dans la salle n° 3. À vingt-six ans, ce sont les cadets. Ils n'ont pas l'air de comprendre les

conséquences de leurs actes. Pour eux, c'est un accident, une erreur de manipulation à mettre sur le compte de leur inexpérience.

« Il faut dire qu'on est plus habitués au gibier mort que vivant. »

C'est tout juste si Thierry Pujol n'a pas dit ça en se marrant. Tout ce qui l'intéresse dorénavant, c'est de savoir si son jumeau et lui dormiront dans la même cellule. Se rend-il compte qu'ils sont sur le point de plonger et qu'ils ont peu de chances de revoir leurs chères Pyrénées avant longtemps ?

Pascal tient à peu près les mêmes propos incohérents. Il évoque les plaisirs de la chasse en famille avec ses frères et ses neveux, les enfants de Jacques, l'aîné. Les Pyrénées terrain de jeu, paradis perdu à cause de la réintroduction de l'ours et des normes européennes qui empêchent de faire son fromage comme on l'entend. Mariette Ducatez se demande s'ils ont toute leur tête. D'après elle, les jumeaux pourraient plaider l'irresponsabilité pénale pour cause de déficience mentale. Ils n'auront en tout cas aucun mal à faire valoir qu'ils ont agi sous l'influence de leur aîné.

Elle quitte la salle d'interrogatoire pour voir ce que ça donne avec le quatrième larron. Elle pénètre discrètement dans le bureau de Forest qui lui adresse un coup d'œil rapide, l'air de dire que ça avance.

« Mais bon sang, qu'est-ce que vous pensiez faire ? », assène-t-il à Jacques Pujol.

Celui-ci hésite :

« Un coup médiatique. »

C'est réussi, pense Mariette Ducatez.

« Un coup médiatique ? »

— Hum... »

C'est lui l'aîné de la fratrie. La trentaine, le teint mat comme ses frères, barbe de quatre ou cinq jours, cheveux bruns, massif. C'est le leader apparemment, celui qui a eu l'idée, le plus bavard également. Ses frères avoueront mais c'est lui qui fournira les explications de leur geste.

« Pour médiatiser quoi ? Vous avez une production de miel de pays à promouvoir ? »

Le lieutenant Forest n'a pas pu se retenir. Mariette n'apprécie pas que ses hommes se laissent aller ainsi. L'ironie, le sarcasme, ce n'est pas pro. Pire, c'est déplacé. Il ne faut pas oublier qu'il y a eu des victimes. Leurs avocats liront les procès-verbaux des gardes à vue. Certaines familles y auront accès. Ce n'est pas du meilleur effet quand on lit ce genre de tirades.

« Alors ? Pour médiatiser quoi ? »

Forest a haussé le ton et tapé du plat de la main sur le bureau métallique, ce qui a fait bondir l'Ariégeois sur sa chaise.

« C'était contre l'ours.

— Contre l'ours ? »

Encore un tic d'interrogatoire que Mariette déconseille : répéter systématiquement ce que le gardé à vue vient d'affirmer. Il vaut mieux permettre au silence de s'installer, laisser le type venir à vous, comme un toréro face à un Miura. C'est l'image qu'elle choisit souvent quand elle intervient en formation auprès des futurs officiers de police : interroger, c'est toréer le gars. Il faut le sentir, lui tourner autour, ne pas aller le chercher, attendre qu'il s'avance et vlan, planter une première banderille. Recommencer pour planter une deuxième banderille, puis une troisième, et ainsi de suite jusqu'à la mise à mort. Ne rien dévoiler de ses sentiments ou de sa lassitude, ne montrer aucun jugement. Ça, c'est la théorie, parce que dans la pratique, ce n'est pas toujours possible de rester impassible face à un mec qui vous crache littéralement à la figure ou qui se pisse dessus exprès pour vous emmerder. Les taureaux sont moins vicieux que la plupart des prévenus.

« Ouais. Ils nous font chier, les technocrates à Paris et à Bruxelles, avec leur ours, et puis aussi les écolos et tous ces cons de babas cool qui viennent s'installer dans nos villages. On peut plus chasser, on n'est plus chez nous. Alors, comme ils nous écoutent pas, on s'est dit qu'on allait frapper un grand coup et profiter du passage du Tour de France pour faire parler de nous.

— Comment, faire parler de vous ?

— En passant à la télé, évidemment !

— Pour dire quoi ?

— Pour leur montrer que l'ours, c'est dangereux. Le Tour, il passe qu'une fois par an. Après, les gugusses, ils foutent le camp. L'ours, ils trouvent ça marrant. Mais, nous, on vit avec toute l'année. On est en danger tout le reste du temps. En danger de mort ! »

Mariette déglutit. A-t-il oublié qu'il est responsable de la disparition de dix-neuf innocents ?

« Ils sortaient d'où, ces ours ?

— On les a capturés, pardi.

— Comment, capturés ?

— Ben, capturés.

— Capturés avec quoi ?

— Au fusil et à la flèche soporifique.

— Il a fallu les approcher pour ça. Comment vous vous y êtes pris ?

— Et bien, pendant leur sommeil.

— La nuit ?

— Non, cet hiver. Ça hiberne, un ours. On les a endormis pendant leur sommeil. Après, avec le treuil, on les a tractés sur le 4X4 et puis on les a amenés dans une grange abandonnée qu'on connaît.

— Où ?

— Ça, je peux pas le dire.

— Pourquoi ?

— Parce que, je peux pas.

— Vous avez bénéficié de complicités, c'est ça ? Vous ne voulez pas impliquer des gens que vous connaissez ?

— Je peux rien dire. Je dirai rien.

— Passons. »

Là, Forest a bien manœuvré, estime Mariette Ducatez. Éviter l'affrontement, ne pas le braquer, dérouler l'histoire et revenir sur les points obscurs ou contradictoires plus tard, ou par le biais des frangins.

Mariette reprend sa tournée des salles d'interrogatoire. Au bout du couloir, alors que les jumeaux essaient toujours de minimiser leur rôle, le benjamin pleure à chaudes larmes. Il vient enfin de réaliser l'étendue du drame. Il commence à expliquer que c'est l'aîné, Jacques, qui a eu l'idée. Non pas pour le charger, c'est autre chose. Pour essayer de comprendre peut-être, d'y voir plus clair sur la façon dont ses frères et lui l'ont toujours suivi aveuglément.

« C'était pas une mince affaire de nourrir cinq ours pendant plus de cinq mois sans que personne ne l'apprenne. Le plus dur, c'était avec les enfants de Jacques. Ils voulaient nous accompagner tout le temps. Je pense qu'ils se doutaient de quelque chose, mais Jacques nous avait fait promettre de rien leur dire. »

Jacques justement, continue à raconter les événements de façon très factuelle et à accabler les ours.



« Un ours, c'est censé aller vers le sommet de la pente quand c'est menacé. Je l'ai lu une fois dans *La Dépêche*. »

Le lieutenant Forest ne fait aucun commentaire. Pour une fois, il se contente de hocher la tête comme s'il était impressionné par l'érudition de son interlocuteur.

« On s'est dit que si on garait nos fourgons dans un petit chemin qui donne sur la route du Col de Menté, en plein milieu de la montée, à cinq kilomètres du sommet à peu près... On s'est dit qu'on les amènerait la veille, avant que les gendarmes ils bloquent tout, et qu'on les relâcherait juste avant les premiers coureurs. Les caméras les verraient, le Tour serait interrompu et ce serait un beau bordel. Pendant la nuit, on a badigeonné la route d'inscriptions contre l'ours, comme ça, on prendrait la parole devant les caméras et on expliquerait ce qu'on veut.

— Vous voulez quoi, au juste ?

— Qu'ils retirent les ours des Pyrénées. Qu'on n'en parle plus de cette saloperie.

— Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

— Ce ne serait pas arrivé s'ils ne l'avaient pas réintroduit. Depuis la préhistoire on le chasse, je vois pas pourquoi on continuerait pas.

— Il y a beaucoup de choses qui ont changé depuis la préhistoire.

— Pas nous !

— Je veux bien le croire. »

Mariette Ducatez ne peut réfréner un sourire. Pour une fois, elle n'en veut pas à Forest car la répartie était trop belle.

« Bon, ces ours ? Vous les avez amenés la veille, vous avez écrit des slogans partout sur le goudron, et puis après ?

— On les a relâchés comme je vous ai dit. Sauf qu'ils sont allés vers le bas, ces cons, direct sur les coureurs.

— Vous ne pouviez pas leur tirer dessus à ce moment-là avec vos flèches soporifiques ?

— On n'avait pas pris nos fusils. »

Jacques Pujol a dit cela en prenant un air accablé. Mariette se demande si c'est parce qu'il est honteux pour un cow-boy des montagnes de s'être départi de son arme, ou si c'est parce qu'il est désolé de n'avoir pu, à cause de cette déficience, sauver des vies humaines qu'il avait lui-même mises en danger. Pas certain qu'il voie si loin. Comment n'ont-ils pas anticipé le comportement inattendu des ours ? Mariette n'y connaît rien en faune

sauvage, mais quand on sait à quoi ressemble un tel fauve, on n'a pas idée de jouer aux apprentis sorciers avec l'un d'entre eux, *a fortiori* avec cinq d'entre eux.

« Qu'est-ce que vous leur aviez fait pour qu'ils soient devenus fous comme ça ?

— On les avait pas trop nourris... On les avait un peu tapés aussi pour les énerver. Et puis ils étaient enfermés depuis des mois. »

À partir de là, Mariette connaît la suite : les deux premiers ours, identifiés par les spécialistes comme étant Calisto et Soulane, fonçant sur les échappés, lacérant leurs maillots et leurs membres, le sang giclant sur la chaussée. Les cyclistes ont fait des premières victimes faciles à cause de leurs pédales autobloquantes. C'était terrible de les voir tenter en vain de se dégager de leur vélo. Pendant ce temps, les spectateurs se carapataient dans tous les sens, qui sautant dans la pente, qui essayant d'escalader le talus pour se mettre hors de portée des bêtes déchaînées. Les gens ont commencé à paniquer, certains ont cherché à monter dans leur voiture et à foutre le camp. Dans l'affolement général, un conducteur a écrasé deux personnes en voulant reculer. Un autre a manœuvré pour s'extirper de là et a lancé son véhicule au milieu de la foule avant de faire une sortie de route. Tout cela sous l'objectif de la caméra embarquée dans l'hélicoptère dont l'opérateur n'a cessé de filmer.

Une deuxième vague d'ours menée par Pépité s'est ruée en direction du peloton, s'en prenant à tout ce qui passait à hauteur de griffes, cyclistes, public, motards, s'acharnant parfois sur un homme ou une femme à terre, sans raison apparente. C'est inouï les dégâts qu'un ours peut causer sur les corps, et la vitesse à laquelle ça se déplace. Les gens cherchaient à protéger leur visage mais les ours broyaient leurs bras avant de s'en prendre à leur tête. On en a même vu un déchiqueter les parois d'un camping-car, y pénétrer et saccager l'intérieur. Le père a pu sauter *in extremis* par la lunette arrière, mais les autres occupants sont restés coincés à l'intérieur.

Pour finir, les cinq ours ont été abattus par les gendarmes et les frères Pujol arrêtés en direct. Dix-neuf morts et seize blessés ! Mariette ne peut s'empêcher de penser que le pire a été évité.

Elle soupire : comme d'habitude dans ce genre de catastrophe, certains dénoncent le bien-fondé éthique de la diffusion de telles images. Pourtant,

pendant que la presse s'interroge, le drame continue à passer en boucle sur toutes les chaînes de télévision.

Mariette s'apprête à quitter la salle d'interrogatoire. Avant de refermer la porte, elle entend la question de Forest :

« Vous les aviez enfermés où, tout cet hiver et ce printemps ?  
— Ça, j'peux pas le dire. »

C'est pas grave, rumine-t-elle, tes frères se chargeront de nous donner les détails, trop contents d'alléger leur peine en collaborant. On ne planque pas cinq ours sans que ça se sache, sans la protection de quelque potentat local. Les candidats ne manquent pas : entre les maires qui s'insurgent contre les désagréments causés par le passage du Tour, la pollution et les dégradations ; ceux qui au contraire, réclament à cor et à cri qu'il traverse enfin leur commune et dénoncent l'éviction dont ils sont victimes depuis la création de la Grande Boucle ; sans oublier les opposants notoires à l'ours, les éleveurs, les chasseurs, les partis régionalistes anti-écologistes anti-néoruraux anti-bobos... On finira bien par savoir qui a fourni la logistique d'un tel fiasco.

L'interrompant dans ses sombres pensées, le sergent Banessi vient à sa rencontre en courant dans le couloir :

« Capitaine, la liste définitive des victimes. Noms, prénoms et adresses.  
— Pas maintenant, Banessi.  
— Jetez tout de même un coup d'œil à ceci.  
— Putain ! »

Mariette Ducatez refait irruption dans la petite pièce occupée par le lieutenant Forest. Son subalterne prend un air médusé alors qu'elle passe de l'autre côté du bureau et le pousse de sa chaise pour prendre sa place face à Jacques Pujol, transgressant tous les codes de l'interrogatoire de police auxquels elle est tellement attachée.

« Vous habitez bien chemin d'En Capel sur la commune de Sentein ? »

Le gardé à vue lève les yeux vers elle, puis vers Forest pour savoir ce qu'il doit faire. Le flic ne réagissant pas, il revient vers la femme qui semble très agitée.

« J'ai déjà répondu à toutes ces questions.  
— Vous êtes marié et vous avez deux enfants, c'est ça ?

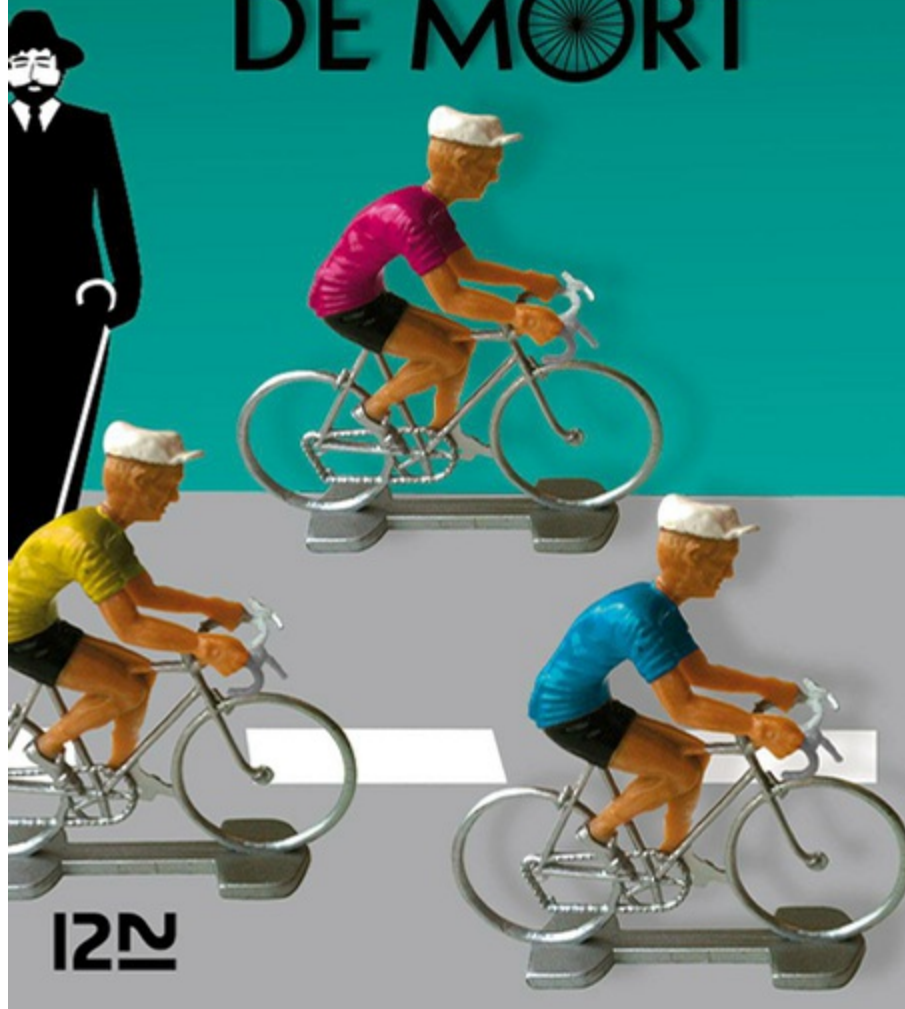
- Ça aussi je l'ai déjà...
- Jérémie et Thibaut, le coupe-t-elle.
- Oui, mais qu'est-ce qu'ils ont à voir avec... ? »

La femme flic n'est plus en train de l'interroger. Elle fait une tête bizarre. Elle s'est tournée vers son collègue qui s'occupait de lui jusqu'à ce qu'elle arrive. Elle a fait comme une grimace, l'air de dire « Ça va être compliqué à gérer maintenant ». Elle s'adresse à Jacques Pujol, elle dit : Vos enfants s'étaient rendus sur l'étape du jour pour voir l'ascension du Col de Menté. Pujol dit : Ce n'est pas possible, je leur avais interdit d'y aller. Elle dit : Je suis désolée. Pujol dit : Ce n'est pas possible. Elle répète : Je suis désolée. Il crie : Ce n'est pas possible. Il hurle maintenant, à la façon d'une bête sauvage.

## Benoît Séverac

Benoît Séverac est romancier et nouvelliste, auteur de littérature noire et policière. Il vit à Toulouse. Ses romans adulte et jeunesse ont remporté de nombreux prix.

JEAN-MARC  
**SOUVIRA**  
LES ROTULES  
EN OS  
DE MORT



**JEAN-MARC SOUVIRA**

**Les rotules en os de mort**



22 juillet 1924

La nuit s'apprêtait à tomber. Les deux hommes étaient agrippés à la barre de cuivre, les jointures blanches à force de la serrer. Bras écartés, jambes légèrement fléchies à peu près dans le même écart que celui des bras, ils accompagnaient le mouvement du navire qui prenait les vagues de pleine face. Les deux hommes parlaient peu. L'un avait la quarantaine entamée des boulingueurs, massif, des cheveux en bataille sel et blonds, plus sel que blonds d'ailleurs. Il répondait au prénom d'Albert. L'autre n'avait pas trente ans, brun, l'air rigolard et narquois en permanence, efflanqué comme un loup au sortir de l'hiver. Il répondait au prénom de Gabriel. Les deux hommes, dans un souci de garder l'équilibre, s'appuyaient tantôt l'un sur l'autre, en fonction de la gîte du bateau. Les yeux mi-clos, ils observaient la proue du navire s'enfoncer dans l'eau boueuse.

— Qu'est-ce t'en penses du navire, mon grand ?

— Eh ben..., rien ! C'est la première fois que j'le prends. Et pour tout dire, j'vois pas grand-chose. Mais ouais, c'est un sacré rafiote !

— Mon p'tit Gabriel, ouvre grands tes yeux et profite de la descente sur le Yang Tsé Kiang. D'ailleurs, tu sais ce que ça veut dire Yang Tsé Kiang ?

— Aucune idée, capitaine !

— J'aime bien quand tu m'appelles capitaine. Ça veut dire que t'as du respect pour les anciens ! Yang Tsé Kiang, matelot, ça signifie fleuve bleu. C'est beau non ? Tu vois les buffles, là-bas sur la berge, qui s'apprêtent à traverser à la nage ?

Gabriel s'appuya un bref instant sur Albert pour reprendre son équilibre. Il ouvrait des yeux grands comme des soucoupes. Il se mit à rire.

— Albert, je doute pas de tes qualités de marin, mais t'entends rien aux animaux. C'est pas un buffle, c'est un taureau de combat. Un de la race des



Miuras. Ce sont des fauves qui embrochent des matadors tous les dimanches dans les arènes d'Espagne. Je les connais par cœur ces bestiaux !

Albert, à son tour écarquilla ses yeux bleus, et regarda alternativement les buffles sur la rive et Gabriel. Il haussa les épaules.

— Et ces belles Asiatiques avec leurs robes qui les moulent comme des gants ? T'en penses quoi, matelot ? C'est pas beau ? Regarde-les avec leur allure de princesses ! Moi je te dis que ce soir ça va être la fiesta dans les chambres !

Ce fut autour de Gabriel de dévisager Albert d'un air surpris.

— Albert, tu me déçois. Passe pour les buffles, mais pour les femmes, je dis stop. Où tu vois des princesses asiatiques ? Les brunes là-bas qui marchent les mains sur les hanches en serrant les fesses comme si elles dansaient au ralenti ?

— Exact camarade !

— Eh ben, Albert, j'ai l'honneur de te dire que ce sont des Andalouses, des femmes avec un regard de braise. Des regards que les hommes évitent de croiser ou alors ils sont bons pour les épouser séance tenante. Moi, je vois un pays où le vin rouge et la sangria coulent à flots, quand toi tu vois du thé et du riz blanc. Albert, t'es mûr pour casquer ta tournée.

Un éclat de rire arrêta net la discussion entre Albert et Gabriel. Un vieux type accoudé à une extrémité du comptoir regardait les deux hommes. Devant lui un verre de Guignolet-Kirsch, loin d'être le premier, et des coquilles d'œufs. Des œufs durs qu'il consommait pour colmater les effets de l'alcool. À sa façon de se tenir appuyé contre le zinc on devinait l'habitué, de ceux qui refont le monde dès que l'alcool carbure dans les veines.

— Messieurs, je ne vous connais pas, mais question biture, j'ai mes lettres de noblesse, et le patron ici peut en attester.

Des yeux, il cherchait un assentiment tacite du patron qui essuyait des verres consciencieusement, et qui refusa de le lui donner pour éviter des discussions sans fin avec Albert et Gabriel. Le roi du Guignolet-Kirsch poursuivit malgré tout.

— Là, je dois dire que vous en tenez une bonne ! Prendre ce rade miteux pour un rafiot passe encore. Mais voir l'Asie et l'Espagne en même temps, alors là, je dis chapeau, j'ai trouvé mes maîtres !

Albert et Gabriel regardèrent sans voir celui qui venait de briser net leurs rêves. Ils restèrent une minute sans parler, le temps de descendre du

bateau, de dire au revoir mentalement aux rives du Yang Tsé Kiang, et aux terres de soleil d'Andalousie. Progressivement, ils desserrèrent la barre de cuivre, se rétablirent et tournèrent le dos à l'importun. D'une démarche légèrement louvoyante, ils traversèrent la salle du bar et s'affalèrent sur des chaises qui en avaient vu d'autres.

— J'boirais bien un truc pour calmer la houle, reprit Gabriel, du genre Fernet-Branca. Y paraît qu'on l'appelle la boisson du lendemain.

— Sauf qu'on n'est pas au lendemain. Buvez un café tous les deux et restez assis, ça va se calmer.

Albert et Gabriel plantèrent leurs regards dans celui qui venait de parler. C'était un homme jeune, mince, les cheveux bruns et légèrement ondulés. Ses yeux noirs étaient éclairés d'une sorte de feu interne. Albert le dévisagea pensivement, exprima une sorte de mimique admirative devant les verres de rhum vides.

— Ce qui m'étonnera toujours, Antoine, c'est que même quand t'es raide, tu restes impassible. On voit pas que t'es cuit.

— Le sport, Albert, le sport. Ça limite la casse, enfin... un certain temps.

Antoine sourit aux deux amis, leva la main et brandit trois doigts. Le patron du rade qui connaissait ces clients apporta cafés et sandwiches.

— Ça va vous aider à absorber l'eau du fleuve.

Les trois hommes éludèrent la remarque et avalèrent en silence leurs cafés chauds en mangeant des sandwiches au saucisson. Antoine, rêveur, avait devant lui toute une série d'articles découpés dans *Le Petit Parisien*. Albert fit glisser sur la table les articles de presse. Il s'agissait des chroniques du Tour de France qui avait quitté Paris le 22 juin et qui venait de s'achever le 20 juillet. Antoine était un amoureux fou du vélo. Ces deux amis connaissaient sa passion pour le sport.

— Les articles du *Petit Parisien* rédigés par M. Londres. (Antoine répondait à la question qu'on ne lui avait pas posée.) Le Tour a été remporté par un Italien, Ottavio Bottechia, surnommé « Le Maçon du Frioul ». Il a porté le maillot jaune du début à la fin, et il a gagné quatre étapes. Faut en avoir dans les cannes ! Son record n'est pas près de tomber !

Albert et Gabriel hochèrent la tête d'un air entendu, pas du tout attirés par l'exploit sportif.

— Vous voyez les gars, quand dans les brumes du rhum vous voyez la Cochinchine et l'Andalousie, moi je vois l'Aubisque, le Tourmalet et

l'Aspin. J'entends les clameurs des spectateurs qui donnent encore le courage d'appuyer sur les pédales quand tu crois que t'as plus rien dans le bide.

— Tu fais quoi demain ? questionna Gabriel qui n'avait pas envie de parler vélo, non pas parce qu'il n'y entendait rien, mais parce qu'il connaissait la blessure reçue par Antoine six ans plus tôt pendant la Grande Guerre.

Une sale blessure où il avait failli perdre une jambe et qui lui avait valu d'abandonner la course cycliste en pro.

— Demain ? Je vais aller à Colombes, il reste une semaine de Jeux olympiques. Ce sont les derniers jeux du Baron Pierre de Coubertin. Dans quatre ans, ils auront lieu à Amsterdam, j'irai en train. En 32 Los Angeles... D'ici là... Mais 1924, quelle année formidable pour le sport en France ! Le Tour, départ et arrivée à Paris, et la plupart des épreuves des Jeux olympiques en région parisienne.

— T'as raison Antoine, un vrai bonheur.

Albert ne pensait pas une seule seconde ce qu'il venait de dire.

Plus tard dans la soirée, les trois hommes quittèrent le bar et se séparèrent en silence, chacun dans ses pensées légèrement brouillées par l'alcool. En rentrant dans son petit trois pièces cuisine de la rue Mazarine, Antoine ne put s'empêcher d'admirer son vélo. Il l'avait remisé dans la chambre d'amis, mot qui faisait sourire Antoine. Comme le vélo était son meilleur ami, c'était normal qu'il soit dans cette chambre.

Antoine avait acheté ce vélo en 1923 à l'équipe du vainqueur du Tour de France, Henri Pélissier. Un vélo de la marque AuTomoTo, de couleur violette. Une vraie bête de course, ultraléger, pesant à peine 14 kg, avec un pignon libre de 20 dents. La selle en cuir était parfaite. Un porte bidon double était fixé au guidon. Les bidons en tôle rangés sur une étagère prêt-à-servir. Machinalement, il vérifia la pression des boyaux en appuyant du pouce, et s'assura, mais il le savait, de la parfaite fixation des roues. Les papillons n'avaient aucun jeu. Antoine roulait régulièrement, même s'il avait dit adieu à la course. Il éteignit la lumière de la chambre de l'ami et fila se coucher. Dans sa tête s'entrechoquaient les hurlements d'encouragements des spectateurs, qui le forçaient à jouer des épaules pour s'échapper d'un peloton en perdition qui tanguait sur la route en terre dans l'ascension du Tourmalet.

23 juillet 1924

Un homme en colère sortit du bureau du directeur de la police judiciaire parisienne, 36, quai des Orfèvres. Il marchait vivement, frappant de la pointe de sa canne le plancher. De sa main gauche, il tenait son chapeau et ses gants, et aux gestes qu'il se retenait de faire, se manifestait sa rage contenue.

Un policier, quelque peu interloqué, regarda l'homme partir. Il entra dans le bureau du directeur de la PJ, Charles Ducrocq.

— Bonjour, Charles. Il n'a pas l'air content le monsieur ! Qui est-ce ?

— Entre, Raymond, assieds-toi.

Le directeur ne répondit pas immédiatement. Il lissa sa moustache, choisit une pipe courte, la bourra de tabac gris et l'alluma. C'était la 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> de la matinée. En permanence dans le bureau flottait un nuage de fumée. Les rideaux, les dossiers, les meubles, tout était imprégné de tabac gris. Après avoir tiré sur sa pipe, il répondit à Raymond au bout de quelques minutes comme si la question venait de lui être posée.

— Je dirais plutôt qu'il est dans une colère noire ! C'est Henri Desgrange, le créateur et directeur du Tour de France. Un homme rude. Rude avec lui-même, dans la discussion et dans sa façon d'être. Voilà ce qu'il m'a laissé.

Charles Ducrocq tendit à son adjoint un article du journal *Le Petit Parisien* daté du 27 juin 1924. Raymond lut à haute voix le titre de l'article.

— « Les frères Pélissier et leur camarade Ville abandonnent. »

Il continua la lecture à mi-voix. Debout, le directeur de la PJ regardait par la fenêtre les embouteillages où se mêlaient des charrettes tirées par des chevaux, des camionnettes et des voitures Renault. Au milieu, les piétons invectivaient tout le monde. Raymond poursuivit tout haut la lecture de l'article.

— « Vous n’avez pas idée de ce qu’est le Tour de France, dit Henri, c’est un calvaire. Et encore le chemin de croix n’avait que quatorze stations, tandis que le nôtre en compte quinze. Nous souffrons du départ à l’arrivée. Voulez-vous voir comment nous marchons ? Tenez... (De son sac il sort une fiole.) Ça, c’est de la cocaïne pour les yeux, ça du chloroforme pour les gencives... Ça, dit Ville, vidant aussi sa musette, c’est de la pommade pour me chauffer les genoux. Et des pilules ? Voulez-vous voir des pilules ? Tenez, voilà des pilules. (Ils en sortent trois boîtes chacun.) Bref ! dit Francis, nous marchons à la “dynamite”. »

Raymond poursuivit la lecture à mi-voix. Parfois s’échappaient des mots plus audibles : « La boue ôtée nous sommes blancs comme des suaires, la diarrhée nous vide, on tourne de l’œil dans l’eau... Quand nous descendons de machine, on passe à travers nos chaussettes, à travers notre culotte... Et la viande de notre corps ne tient plus à notre squelette... Ce que nous ne ferions pas faire à des mulets, nous le faisons... Si l’on continue sur cette pente, il n’y aura bientôt plus que des “clochards” et plus d’artistes. Le sport devient fou furieux ! »

— Eh ben ! (Raymond lut le nom du rédacteur à haute voix.) Albert Londres. Il n’y va pas avec le dos de la cuillère, le grand reporter ! Ceci dit, l’article a presque un mois, et quand il est sorti, on n’en a pas entendu parler plus que ça.

— Ce n’est pas de l’avis du directeur du Tour. Il n’a rien dit sur le moment pour éviter d’alimenter une polémique pendant l’épreuve. Maintenant que le Tour est fini, il monte au créneau. Desgrange dit que c’est une manipulation des frères Péliissier qui sont, selon lui, des millionnaires mal préparés, qui n’avaient pas la force d’aller au bout, et qui usent d’artifices pour pédaler. En sortant de mon bureau, il fonce chez le directeur du journal pour lui exprimer toute sa gratitude. Un bon moment en perspective au *Petit Parisien*.

— Et pourquoi la police judiciaire ? Qu’est-ce qu’on vient faire dans ce cirque ?

— Il connaît bien le ministre de l’Intérieur. Il dit que s’il y a de la cocaïne sur le Tour, la police doit mener une enquête, établir la vérité, enfin le baratin habituel. Il faudrait qu’on parle avec Albert Londres. Mais bon, pas de vague. Le reporter est connu. Je n’ai pas envie qu’il écrive un article désagréable sur la police dans *Le Petit Parisien*. Le canard tire à un million et demi d’exemplaires, quand même. Je vois d’ici les dégâts. Trouve

quelqu'un qui sait avancer sur des affaires délicates. Tu as quelqu'un à la Brigade du Chef<sup>1</sup> ?

— Antoine sans hésiter !

— Ton jeune inspecteur ? Je sais que c'est un spécialiste du Tour de France et qu'il a été un fameux coureur, mais je me suis laissé dire qu'il abusait souvent de la bouteille. On le voit avec ses deux acolytes Albert Quentin et Gabriel Fouquet, pas tristes non plus les deux !

— Tu as raison ! Ce sont des gars atypiques, mais des grands professionnels. On les a ramassés tous les trois sur le Chemin des Dames le 27 mai 1918, une compagnie de cent cinquante bonshommes pulvérisée d'un seul coup par des obus allemands. Sauf les trois. Forcément, ça crée des liens. Et s'ils picolent un peu, je m'en fous, et ça se comprend. Ils ont été reclassés dans la police, l'État leur devait un salaire à vie. Et ils ne le veulent pas, sois-en certain ! D'ailleurs je vais les mettre tous les trois sur l'affaire.

— Bon, fais pour le mieux. Il faut à la fois calmer le jeu avec Desgrange, rassurer le ministre et éviter de se mettre à dos Albert Londres et la presse. Simple non ?

<sup>1</sup>. La Brigade du Chef (décret du 29 juin 1912). Cette section deviendra officielle le 1<sup>er</sup> décembre 1924 sous le nom de Brigade Spéciale n° 1. Elle prendra par la suite le nom de Brigade spéciale criminelle puis de Brigade criminelle le 22 août 1944.

26 août 1924

Un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis la sortie fracassante d'Henri Desgrange du bureau du directeur de la Police judiciaire.

Albert Londres était assis dans un fauteuil passablement défoncé d'un bureau de la Brigade du chef au 2<sup>e</sup> étage, quai des Orfèvres. Cela faisait plus de deux heures qu'il s'y trouvait. Son regard, au début amusé, avait balayé les lieux. Des meubles en bois ordinaires qui devaient dater d'une vingtaine d'années, des armoires aux portes coulissantes, et puis de la paperasse partout. Ça sentait l'encre, le tabac froid et le café. Londres, en connaisseur, avait ralenti son examen panoramique et fixé d'un œil d'expert deux machines à écrire Remington 1920. La police se modernisait.

Maintenant, Albert Londres trouvait le temps long, et commençait à devenir maussade. Il passa sa main dans une barbe brune très fournie et pas taillée, geste qu'il faisait pour se concentrer. Les policiers ne semblaient pas pressés.

— M. Londres, poursuivit un jeune policier qui semblait être le chef, nous vous avons demandé de venir pour commenter un article que vous avez publié le 27 juin dernier...

— ... Sur la prise de produits stimulants, avec les frères Francis et Henri Péliissier, et Maurice Ville, l'interrompit Albert Londres. Oui, ça fait plus de deux heures qu'on tourne autour du pot. Et pourquoi ? Et comment ? Si j'en ai déjà vu ? Si d'autres en prennent ? Est-ce qu'il y a des fournisseurs ? Monsieur le policier, je suis reporter et non indicateur de la police. J'écris un article, je relate des faits, j'informe le public. Vous mesurez la différence ?

Le grand reporter était cassant. Il observait le policier qui avait commencé de l'interroger, légèrement décontenancé par sa réaction vive. Un autre, massif, les cheveux blonds et sel, le regardait de travers en taillant

un crayon. Le plus jeune des trois venait de confectionner une liasse de procès-verbaux séparés par du papier carbone. Avec précision il glissa cette liasse dans la Remington 1920, vérifia la tabulation et commença par taper. « Sans doute la date et quelques formules administratives ésotériques », pensa Londres. Tout en martelant les touches de la machine, le policier, cigarette allumée entre les dents, lui adressa la parole.

— Vous vous appelez Londres Albert, vous êtes né le 1<sup>er</sup> novembre 1884 à Vichy, profession journaliste au journal *Le Petit Parisien*. Londres, ça s'écrit comme la ville ?

Albert Londres fut dérouté par cette question.

— Oui comme la ville avec un « s » à la fin...

Satisfait, le jeune policier tira sur sa cigarette et attendit qu'Antoine pose les questions. Antoine fit signe de patienter à Gabriel. Il souhaitait encore parler avec le célèbre journaliste, avant de démarrer son audition.

— Monsieur Londres, je connais parfaitement le monde du sport et du vélo, ayant pratiqué la course quelques années auparavant. L'année dernière, je me suis engagé sur le Tour dans la catégorie des « touristes routiers », vous savez, les amateurs qui participent aux étapes avec les pros. J'en ai disputé quatre et j'ai abandonné, ma jambe gauche ne voulait plus rien savoir.

Londres regardait Antoine les sourcils levés, les yeux écarquillés. Albert Quentin apporta du café et trois grandes tasses, Gabriel Fouquet ralluma une cigarette, Antoine se leva et fit quelques pas dans le bureau. Il parlait pour Albert Londres, pour ses amis et pour lui-même.

— Les étapes je les connais toutes par cœur. Le Tour 1924 ? 15 étapes. 157 coureurs au départ, 76 à l'arrivée. Un jour de repos après chaque étape. 5 425 kilomètres<sup>1</sup>. Un règlement de fer. Départ dix heures du soir pour les étapes les plus longues, arrivée le lendemain à dix-huit heures trente. Vingt heures de selle pour les 482 kilomètres de l'étape Les Sables-d'Olonne – Bayonne du 1<sup>er</sup> juillet. Tous les jours à peu près pareils. Le Grand. Vous savez qui c'est ?

Albert Londres fut surpris par la question d'Antoine posée à brûle-pourpoint.

— Oui, je crois... Euh... Francis Pélissier ? répondit Londres d'une voix mal assurée.

— C'est Francis Pélissier ! On l'appelle aussi « Le Sorcier de Bordeaux ». J'ai roulé avec lui à bloc pendant quelques dizaines de



kilomètres dans la troisième étape Cherbourg-Brest. 405 kilomètres. Au final, j'étais rincé, j'avais les rotules en os de mort. Je me souviens d'avoir crevé tous mes boyaux. Les cinq que j'avais accrochés autour de moi étaient partis en lambeau. J'étais bon pour abandonner. Le Grand a compris de suite et, comme par hasard, un boyau est tombé de sa voiture suiveuse. Le règlement de fer interdit qu'on soit dépanné. Le Grand a gagné l'étape, il m'a adressé un clin d'œil le soir. Tout était dit.

— Voyez-vous, m'sieur Londres, reprit Albert Quentin jusque-là silencieux, nous, ce qu'on voudrait savoir, c'est si vous les avez vus prendre leurs produits stimulants, si vous les avez goûtés, si vous savez ce que contient leur *dynamite* ou bien si vous les avez simplement crus sur parole. C'est pas pareil du tout, mais alors pas pareil...

— Oui... Euh... Non... Je comprends votre question.

Albert Londres était embarrassé. Gabriel Fouquet laissait flotter un regard narquois. Antoine était perdu dans ses rêves de courses pas terminées. Londres se ménagea quelques secondes de réflexion.

— Quand j'ai écrit cet article, j'arrivais à Coutances, juste après leur abandon. Les frères Pélissier étaient très en colère. Maurice Ville pareil. Je ne leur ai pas demandé s'ils prenaient des produits stimulants, j'ignorais tout de cette pratique ! Ce sont eux, spontanément, qui ont vidé leurs musettes ! Bien évidemment, je n'ai rien goûté du tout. Je les ai crus lorsqu'ils m'ont dit qu'il s'agissait de cocaïne. Je ne me suis même pas posé la question, tellement c'était fort ce que je voyais et entendais. Je sais que le Tour est une épreuve inhumaine et...

— ... pas inhumaine, le coupa net Antoine, surhumaine. C'est pour cela que l'on trouve la force dans la volonté, dans les hurlements d'encouragement, pas autre part. Vous ne pouvez pas comprendre ! Le Tour transcende les hommes. Combien de reportages sportifs avez-vous écrits, monsieur Londres ?

— Eh bien, ceux du Tour de cette année uniquement. Mais j'ai couvert toutes les étapes ! J'ai eu accès à absolument tout !

— Le problème n'est pas là !

Gabriel Fouquet intervenait. Il se dandinait sur sa chaise depuis quelques instants, et avait manifestement envie de rentrer dans le débat.

— Vous êtes un fameux journaliste, c'est incontestable. Tous les trois, ici, connaissons vos reportages qui nous font rêver et qui continueront de

nous faire rêver. Mais vous n'entendez rien au sport. Vous avez été le porte-parole idéal des Pélissier.

— Comment ça ? Qui vous autorise à émettre cet avis ?

— Gabriel a raison.

Le ton d'Antoine était sec, presque brutal.

— Depuis un bon mois, on a vu toutes les équipes du Tour. On a discuté avec les Pélissier, Ville, Bottechia, Mottiat, Thys, Alancourt, Beeckman, Bellenger, Frantz, etc., avec les directeurs sportifs, bref, avec tout ce que le vélo peut compter. On me connaît, nous n'avons eu aucune difficulté pour les rencontrer.

— Et ?

Le regard d'Albert Londres se posait successivement sur les trois policiers.

— Je pense que vous vous êtes fait manipuler. Vous avez donné aux Pélissier et Ville une tribune à la une d'un journal sans qu'ils vous le demandent. Ils voulaient régler son compte à Henri Desgrange qui pilote le Tour d'une main de fer et dont le règlement, lui, est inhumain. En écrivant que les coureurs prenaient de la cocaïne, tous les lecteurs ont compris que le Tour était l'épreuve sportive la plus dure du monde et que Desgrange était d'une rigidité absolue. Au fait, avez-vous demandé à voir la musette du vainqueur, Ottavio Bottechia, ou celle des autres pour savoir s'il y avait de la cocaïne ou leur fameuse *dynamite* ?

— Eh bien non. Je suis passé à autre chose, je ne pensais pas que cet article aurait un tel retentissement !

Gabriel Fouquet riait.

— De la cocaïne pour les yeux ! De la poudre aux yeux, oui !

Londres était songeur et quelque peu amer.

— Je ne suis pas entièrement convaincu par votre démonstration, mais force est de constater que vous avez instillé le doute dans mon esprit, et ça c'est le pire. Un journaliste ne doit pas être dans l'à-peu-près, et encore moins manipulé. Le fait est que je me suis laissé impressionner par les frères Pélissier et Maurice Ville. Oui, je les ai crus sur parole, je n'ai rien vérifié... C'est sûr j'aurais dû le faire...

Antoine fit un signe de tête à Gabriel Fouquet qui démarra l'audition d'Albert Londres. Antoine et Albert Quentin prirent leurs tasses de café et s'éloignèrent en tirant sur leur énième cigarette. L'affaire était terminée.

Une heure plus tard, Antoine raccompagna le reporter à la sortie du Quai des Orfèvres. Un taxi l'attendait. Celui-ci s'apprêta à monter dans la voiture, hésita quelques secondes et revint vers Antoine.

— J'ai été étonné par votre flamme pour le sport en général et le Tour de France en particulier. Pourquoi ne pas continuer à en parler ? À défendre ses valeurs ? À écrire sur votre passion ? Pourquoi ne changeriez-vous pas de vie ?

Antoine regardait le grand reporter sans surprise. Il s'était déjà posé mille fois ces questions. Albert Londres s'en rendit compte et poursuivit.

— L'humanité se divise en deux catégories. Ceux qui ont des meubles et ceux qui ont des valises. Choisissez. Je n'ai entendu que votre prénom. Quel est votre nom ?

— Blondin. Antoine Blondin.

[1.](#) Le Tour 2013 : 21 étapes pour une distance de 3 479 kilomètres.

## Postface

*Ce texte, qui est une pure fiction, repose sur le vrai reportage écrit par Albert Londres sur le Tour de France de 1924 intitulé « Tour de France, tour de souffrance ». La thèse selon laquelle les frères Pélissier auraient voulu régler leurs comptes avec Henri Desgrange en manipulant Albert Londres est exacte.*

*La nouvelle prend la liberté de présenter des personnages du roman Un singe en hiver, écrit en 1959 par Antoine Blondin : Albert Quentin et Gabriel Fouquet.*

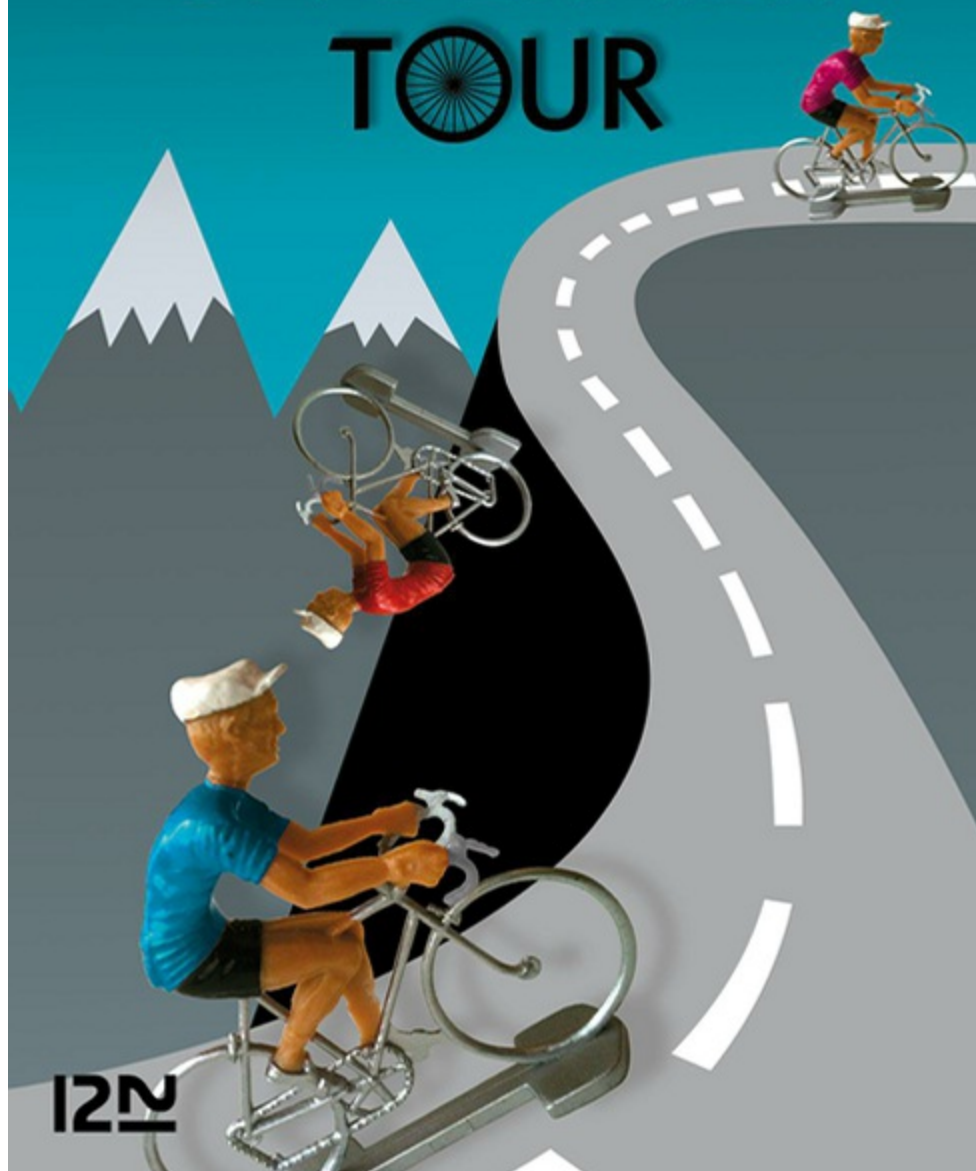
*Antoine Blondin, qui naquit en 1922, traverse cette histoire en raison de son amour pour le vélo et de ses chroniques sur le Tour de France, qu'il suivra pour le journal L'Équipe sur près de trois décennies, de 1954 à 1982. L'écrivain couvrira également sept Jeux olympiques.*

*Cette nouvelle rend hommage à tous ces personnages réels ou imaginaires, et à leur passion pour le Tour de France.*

## Jean-Marc Souvira

Jean-Marc Souvira est commissaire divisionnaire, il exerce au sein de la Police judiciaire depuis 25 ans. Il dirige actuellement l'Office central pour la répression de la grande délinquance financière. Il s'est lancé dans l'écriture en 2004. Il est le scénariste du film *Go Fast* sorti au printemps 2008. Jean-Marc Souvira vit à Paris avec sa femme et ses deux enfants. Il est l'auteur de deux romans parus au Fleuve Noir, *Le Magicien* et *Le Vent t'emportera*.

FRANCK  
**THILLIEZ**  
UN DERNIER  
TOUR



**FRANCK THILLIEZ**

**Un dernier tour**



L'homme pêchait sur sa barque quand la masse sombre était remontée à la surface du lac Besson avec la lenteur d'une bulle d'oxygène. Le visage aux trois quarts dévoré par les poissons était venu affleurer la surface, avec ses cavités oculaires vides, sa bouche grande ouverte remplie de vase. Le pêcheur avait hurlé.

Paul Mourier, de la police criminelle grenobloise, s'était branché sur l'affaire malgré son haleine chargée et sa jambe à moitié foutue : quatre mois plus tôt, en plein hiver, un incendie dans son appartement l'avait contraint à sauter du troisième étage. Outre son membre inférieur en miettes, sa tête avait lourdement tapé dans l'herbe. Paul souffrait encore d'une grave amnésie rétrograde. À quarante-cinq ans, il ne savait rien de son propre passé, si ce n'est un attrait particulier pour le whisky. Ses collègues n'en savaient pas beaucoup plus : Paul était arrivé sur Grenoble trois ans plus tôt, seul, sans famille, et il n'avait jamais parlé de sa vie privée.

Tout ce que le flic avait pu sauver de l'incendie, c'était la photo d'un jeune homme, d'une vingtaine d'années, qu'il avait glissée au fond de sa poche avant le saut, ainsi que deux balles 9 mm parabellum.

Il s'agissait de son fils, sans doute, sur le cliché : un individu anonyme qu'il ne reconnaissait pas, mais qui faisait battre son cœur, Paul le sentait. Mais pourquoi avait-il aussi emporté les deux balles de pistolet, alors que son habitat partait en flammes ? N'y avait-il pas plus important à sauver ?

Depuis l'accident, il n'était plus qu'un fantôme de flic, à moitié alcoolique – il avait dû s'endormir avec la clope au bec le jour de l'incendie, en avaient témoigné les trous sur ses vêtements –, solitaire comme un ours mais acharné. Sa mémoire du métier et son instinct de chasseur n'avaient pas été altérés par l'accident.

Le cadavre du lac était celui d'une femme qui devait avoir cinquante-cinq ans et, vu son état, elle avait dû passer son hiver sous l'eau. Elle était



nue, avec une corde serrée autour du cou. Les plongeurs avaient remonté une lourde pierre qui avait servi de lest. Tandis qu'on embarquait la victime pour l'institut médico-légal, Paul jeta un œil alentour : le lac était perché à 2 000 m d'altitude, au cœur de l'Alpe d'Huez. L'assassin – s'il s'agissait bien d'un meurtre, ce qui était très probable – n'avait pas choisi l'endroit le plus facile pour se débarrasser de son encombrant colis. Pourquoi à cet endroit précis ? Qui était cette pauvre femme ?

Les techniciens de police scientifique qui analysèrent la corde signalèrent qu'elle s'était rompue parce qu'elle avait été clairement entaillée par la lame d'un couteau. L'eau et l'érosion avaient provoqué la remontée du corps à la surface. Pour Paul, il paraissait évident que l'assassin avait voulu qu'on retrouve, un jour ou l'autre, le cadavre.

Mauvais signe. Le tueur avait un cerveau et l'enquête risquait donc d'être complexe.

L'autopsie eut lieu en pleine nuit. On était mi-juin, les températures défiaient l'imagination. Un 39 °C avait été relevé du côté de Bordeaux, et le sud de la France croulait sous le soleil de plomb. Aussi, Paul se sentait bien, au frais dans la salle de dissection, et il y serait bien resté des heures malgré l'odeur de chairs putréfiées. Il aimait les lieux vides et silencieux. Le monde, les gens lui faisaient peur.

Les premiers examens révélèrent que la femme était morte environ neuf mois plus tôt, tuée par strangulation avant d'être immergé. Cela ramenait l'acte à l'automne, moment où la station de montagne reprenait son souffle et était moins fréquentée. La victime était brune, grande, avait dû être jolie. Pour l'heure, elle ne ressemblait plus qu'à une savonnette crasseuse, trouée et bouffée de partout par les poissons. Au moment où le médecin légiste fouillait les chairs démolies, il découvrit un petit tube métallique au fond du larynx. Il le sortit avec une pince et le posa délicatement sur la table en acier.

— C'est comme dans *Le Silence des Agneaux*, fit-il. Dans le livre, le tueur laisse des indices aux enquêteurs, jusqu'à ce qu'ils finissent par le retrouver. On va peut-être dénicher une chrysalide de papillon, là-dedans.

Paul ne se souvenait plus de ce titre, il ne se rappelait plus rien puisque sa mémoire biographique, celle des souvenirs, était en miettes. Avait-il un jour été marié, père de famille ? Délicatement, le spécialiste dévissa le bouchon du tube. Il fit glisser dans sa paume de main un petit morceau de papier, qu'il déroula doucement. C'était inscrit, dessus, « 1572 ».

Paul avait le visage blême, le légiste le remarqua et demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Cette capsule dans la gorge avec un message à l'intérieur... On a déjà fait ce genre de découvertes macabres, il y a trois ou quatre mois. Et ce n'était pas bien loin d'ici.

\*

Paul ne s'était pas trompé.

À trois heures du matin, il se tenait face au dossier ouvert d'un inconnu qu'on avait découvert à la fonte des glaces, dans les hautes montagnes du parc des Écrins. Le profil de la victime était complètement différent de celle d'aujourd'hui, du moins physiquement : une grande femme brune d'un côté, un petit homme blond à lunettes de l'autre. Mais il avait une cinquantaine d'années, lui aussi. Avec le réchauffement de l'air printanier, le corps nu avait lentement glissé vers la route, au sommet du col du Galibier, à la fin du mois d'avril. Un papier sur lequel était noté « 21 » avait été découvert au fond d'un petit tube coincé dans sa gorge.

Personne n'avait compris, à l'époque, mais aujourd'hui, ce « 21 » livrait ses secrets. 21, comme les 21 virages de l'Alpe d'Huez. Le tueur avait, à l'époque, annoncé la localisation de son prochain cadavre. Il jouait avec eux.

Paul réfléchit. Le Galibier, l'Alpe d'Huez à présent. Des noms qui résonnaient comme des sirènes dans sa tête. Ne s'agissait-il pas d'étapes mythiques du Tour de France ? Des endroits où les coureurs s'arrachaient les tripes, où d'autres abandonnaient, avalés par les pourcentages démoniaques des cols hors catégorie ? Le lieutenant de police tiqua, des flashes brillaient sous son crâne. L'espace d'un instant, il se vit debout sur le bord de la route, à hurler, le poing brandi, tandis que des grappes colorées de coureurs luttaient contre la gravité, les mollets gorgés de sang.

Il se prit la tête dans les mains. Rarement, des fragments de mémoire revenaient, les médecins avaient expliqué qu'un jour, peut-être, il se souviendrait. Avait-il été un passionné du Tour ? Un simple spectateur tombé sur la route des cyclistes par hasard ? Ou alors... Menait-il une enquête criminelle avant son accident ? Et s'il traquait déjà ce tueur ? De quand pouvait bien dater ce souvenir ?

Il chercha dans les archives des affaires criminelles, se renseigna auprès de ses collègues : non, il n'enquêtait sur rien en rapport avec le Tour de France, du moins officiellement. Il en revint à la découverte dans la gorge : 1572. Pouvait-il s'agir de l'année 1572 ? Peu probable. D'un nombre en rapport avec la fameuse épreuve sportive, alors ?

Il lança une recherche sur Internet. L'Alpe d'Huez revenait au programme, par deux fois, pour le centenaire du Tour 2013. La course cycliste démarrait le 29 juin, soit dans moins de dix jours. À l'évidence, l'assassin avait voulu marquer le coup, frapper fort, faire peur. Assommer ce centième Tour de France avec une macabre histoire. Bientôt, la presse saurait. Et tout s'enflammerait.

Paul poursuivit ses recherches. La dernière fois où les deux cols avaient été au programme du Tour remontait à l'année 2011. Ce jour-là, les coureurs avaient dû affronter le Télégraphe, le Galibier et l'Alpe d'Huez. Une étape courte de cent dix kilomètres, mais d'une telle difficulté qu'elle avait fait de nombreux dégâts dans le peloton.

Le flic se focalisa sur le col du Télégraphe, qui partait de Saint Michel de Maurienne. Un hors-catégorie, qui servait de rampe d'accès au Galibier. Presque dix pour cent de dénivelé à certains endroits, et une altitude de... 1 566 mètres. Pas bien loin du fameux 1572 trouvé dans la gorge d'une des victimes. Ça pouvait bien coller.

Paul rabassa l'écran de son ordinateur portable, mit son pistolet dans son holster et disparut dans la nuit, sans prévenir les collègues. Il avait un altimètre dans la boîte à gants de sa voiture, dont il n'avait jamais trouvé l'utilité. L'un de ces objets de son passé devenus mystérieux et inutiles.

Jusqu'à aujourd'hui...

\*

Paul avait roulé trois heures depuis Grenoble, accompagné par le lever du soleil. Il n'avait pas dormi mais se sentait affûté, débarrassé des ultimes vapeurs d'alcool. Était-il sur les traces d'un tueur en série commettant ses crimes en rapport avec le Tour de France ? Qu'est-ce que l'assassin de ces individus cherchait à raconter ? Quel était son mobile ?

Paul arriva au sommet du col du Télégraphe avant 8 heures et descendit de son véhicule. La vallée était plongée dans la brume, les pointes des Alpes se tendaient au ciel, majestueuses. L'altimètre indiquait exactement

1 566 mètres devant le panneau du sommet. Manquait six mètres pour atteindre les 1572. Paul lorgna autour de lui et aperçut une grosse butte couverte d'arbres, derrière un restaurant relais. Il s'y dirigea, la gorge serrée.

Une fois engagé dans un petit sentier, il grimpa, la jambe traînante, jusqu'à ce que son appareil électronique indique 1 572 mètres, précisément. Il s'enfonça alors dans la forêt, tourna quelques minutes pour finir par dénicher un endroit où la végétation était moins dense. Un arbuste avait été arraché il y a longtemps, son squelette de bois gisait au sol. Paul retourna chercher une pelle dans son coffre et se mit à creuser bien difficilement. Au bout de cinq minutes, l'arc de métal buta sur un crâne.

Une troisième victime reposait là, une jeune femme semblait-il, et son corps était beaucoup plus abîmé que les deux précédents. Son cadavre livré à l'eau de pluie, à l'humidité et aux petits animaux était quasiment à l'état de squelette, si bien que le petit tube métallique luisait dans la trachée, reposant presque contre le sommet de la colonne vertébrale.

Paul le ramassa avec délicatesse. Il outrepassait toutes les règles, les procédures de l'enquête criminelle, mais il avait le curieux sentiment que le tueur s'adressait à lui. Que, quelque part au fond de sa mémoire, leur duel avait commencé bien avant la découverte du premier corps.

Il ouvrit le tube et pencha l'ouverture vers sa paume ouverte. Trois petits pois, desséchés, couleur kaki, se regroupèrent au centre de sa main.

Paul comprit immédiatement. Il tenait la prochaine étape de son horrible périple.

\*

Le maillot à pois. Celui du meilleur grimpeur. C'était l'un de ces grands coureurs que l'assassin désignait probablement avec son ultime indice. Mais lequel ? Le porteur du maillot rouge et blanc de 2011 sur les Champs-Élysées était Samuel Sanchez, un Espagnol. Était-ce à lui que le tueur s'adressait ?

Enfermé dans sa voiture, Paul passait des coups de fil. Il avertit sa hiérarchie sur la présence du cadavre au sommet du Télégraphe, et il réclama au plus tôt les noms et adresses des différents porteurs du maillot à pois sur le Tour de 2011.

Il prenait son petit déjeuner au relais quand la fameuse liste arriva sur son téléphone portable. Il y avait eu cinq porteurs du maillot à pois, cette année-là. Paul fit défiler les identités, aux côtés desquelles se trouvait une photo. Il manqua de recracher son petit déjeuner face au portrait de Rémy Van Hassen, vingt-sept ans, de nationalité belge.

C'était ce visage-là qu'il avait arraché des flammes, accompagné des balles de 9 mm. La seule et unique photo que Paul avait conservée de son passé. Le flic était complètement secoué, mais il ne laissa rien transparaître lorsque ses collègues débarquèrent

Au soir de cette longue et horrible journée, le lieutenant de police avait récupéré l'adresse de Van Hassen et fonçait vers Liège, la photo et le pistolet sur le siège passager. Le coureur cycliste habitait une grande maison en campagne. Paul frappa à la porte, qui s'ouvrit sur un visage tiré, gonflé, mangé par une barbe hirsute. Van Hassen avait l'air complètement shooté, les yeux aussi rouges que des braises. À l'évidence, il n'était pas prêt à participer à la prochaine Grande boucle.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Paul expliqua rapidement qu'il enquêtait sur des crimes de sang en rapport avec le Tour de France. Van Hassen laissa entrer cet homme traînant la patte, et partit s'installer dans un canapé. La pièce était décorée de trophées de toutes tailles, de photos en rapport avec les grandes courses cyclistes : Flèche wallonne, Paris-Roubaix, Bastogne-Liège, Tour d'Italie...

Le flic poussa sur la table la photo de l'homme qui avait été recraché par les neiges du Galibier, voilà quelques mois. Le portrait était horrible à regarder, mais c'était tout ce dont Paul disposait.

— Vous le connaissez ?

Le coureur cycliste prit le cliché et l'observa. Ses yeux s'embruèrent immédiatement.

— C'est mon père ! C'est mon père, bon Dieu !

Il s'effondra. Paul considéra l'horrible photo, silencieux, puis se leva doucement, se dirigeant en boitillant vers des portraits dans des cadres. Il découvrit avec stupeur les visages des cadavres qu'il venait de découvrir quelques heures plus tôt. La mère à l'Alpe d'Huez, la sœur au Télégraphe, et... le père au Galibier, donc.

On avait massacré la famille de Rémy Van Hassen en l'épargnant, lui. On voulait le faire souffrir. Une histoire de vengeance... Paul plaqua ses deux mains sur son visage dans un souffle. Il songea aux deux balles qu'il

avait embarquées avec la photo du Belge. Aux indices laissés par le tueur, dont l'unique but était de conduire les flics jusqu'ici. De les mener vers la vérité.

Paul fixa le jeune Belge, avant de s'approcher vers lui et de s'asseoir tranquillement. Il glissa les deux balles dans le chargeur de son Glock. Ces seuls objets qu'il avait sauvés de l'incendie.

— Je suppose qu'il y en a une pour toi, et que l'autre est pour moi...

Van Hassen écarquilla les yeux. Il voulut se redresser, mais le flic l'en dissuada en pointant son arme en direction de sa poitrine.

— Mes collègues ne sont pas dupes, ils risquent de bientôt débarquer ici... Je m'appelle Paul Mourier, et je crois que c'est moi qui ai tué ta famille. Ta mère, ton père, ta sœur. Et je vais te tuer, toi, si tu ne me racontes pas précisément ce que tu as fait.

— Mourier... il répéta. Seigneur, vous êtes son père.

Paul encaissa la révélation. Il avait un fils. Van Hassen se mit à pleurer.

— Ça s'est passé ici, dans une discothèque belge, il y a trois ans... Trois ans, merde ! Vous...

Paul renforça l'étreinte sur son arme, le contraignant à poursuivre. Alors, Van Hassen se livra, d'un bloc :

— Il m'avait volontairement fait chuter dans la descente du Mont Ventoux. Un coup d'épaule, comme ça. Personne n'a jamais rien vu, il n'y a jamais eu de preuves, mais moi, j'ai écopé d'une double fracture, j'ai failli tomber dans un ravin et y rester. J'ai perdu plus d'un an de compétition, à cause de lui. Quand je l'ai croisé à cette soirée, il avait pas mal picolé et avait commencé à se shooter à l'ecstasy. Il était complètement stone. C'est dehors que je l'ai attendu, avec suffisamment d'héroïne pour le tuer. Je l'ai emmené dans une ruelle, je l'ai piqué et j'ai abandonné la seringue dans sa main. On l'a retrouvé le lendemain matin, on a conclu à une overdose... Affaire close. Je croyais que jamais on me retrouverait. Comment ? Comment vous avez fait ?

Paul se leva et se servit un grand verre de whisky, qu'il but cul sec.

— Je n'en sais rien. Je sais juste que je suis là pour te tuer, et me flinguer derrière. C'est ce qui était prévu, depuis le début. Je ne devais plus rien avoir à perdre... Je ne sais même plus à quoi ressemble mon fils. Comment il s'appelait ?

Van Hassen ferma les yeux et baissa la tête, alors que Paul posait son verre.

— Jérémy... Il s'appelait Jérémy.

Paul sourit nerveusement.

— Et il était bon sur un vélo ?

— Le meilleur. Il racontait que vous étiez toujours là, quelque part au bord de la route, pour l'encourager. Ne faites pas ça, je vous en prie.

Paul soupira, les larmes aux yeux.

Deux coups firent s'envoler les quelques oiseaux posés sur la gouttière de la maison.

Seul le silence.

## Franck Thilliez

Né en 1973 à Annecy, Franck Thilliez, ingénieur en nouvelles technologies, vit actuellement dans le Pas-de-Calais. Il est l'auteur de *Train d'enfer pour Ange rouge* (La Vie du Rail, 2003), *La Chambre des morts* (Le Passage, 2005), *Deuils de miel* (La Vie du Rail, 2006), *La Forêt des ombres* (Le Passage, 2006), *La Mémoire fantôme* (Le Passage, 2007), *L'Anneau de Moebius* (Le Passage, 2008) et *Fractures* (Le Passage, 2009). *La Chambre des morts*, adapté au cinéma en 2007, a reçu le prix des lecteurs Quais du Polar 2006 et le Prix SNCF du polar français 2007. L'ensemble de ses titres, salués par la critique, se sont classés à leur sortie dans la liste des meilleures ventes. Depuis 2010, ses romans sont tous parus au Fleuve Noir : *Le Syndrome E* (2010), *GATACA* (2011), *Vertige* (2011), *Atomka* (2012) et *Puzzle* (octobre 2013)...



Consultez nos catalogues sur  
[www.12-21editions.fr](http://www.12-21editions.fr)



S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21  
pour être informé des  
**offres promotionnelles**  
et de  
**l'actualité 12-21.**

Nous suivre sur



© 2013, 12-21, un département d'Univers Poche.

ISBN numérique 978-2-82381-271-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.se](http://z-library.se)

[singlelogin.re](http://singlelogin.re)

[go-to-zlibrary.se](http://go-to-zlibrary.se)

[single-login.ru](http://single-login.ru)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>